N° 171

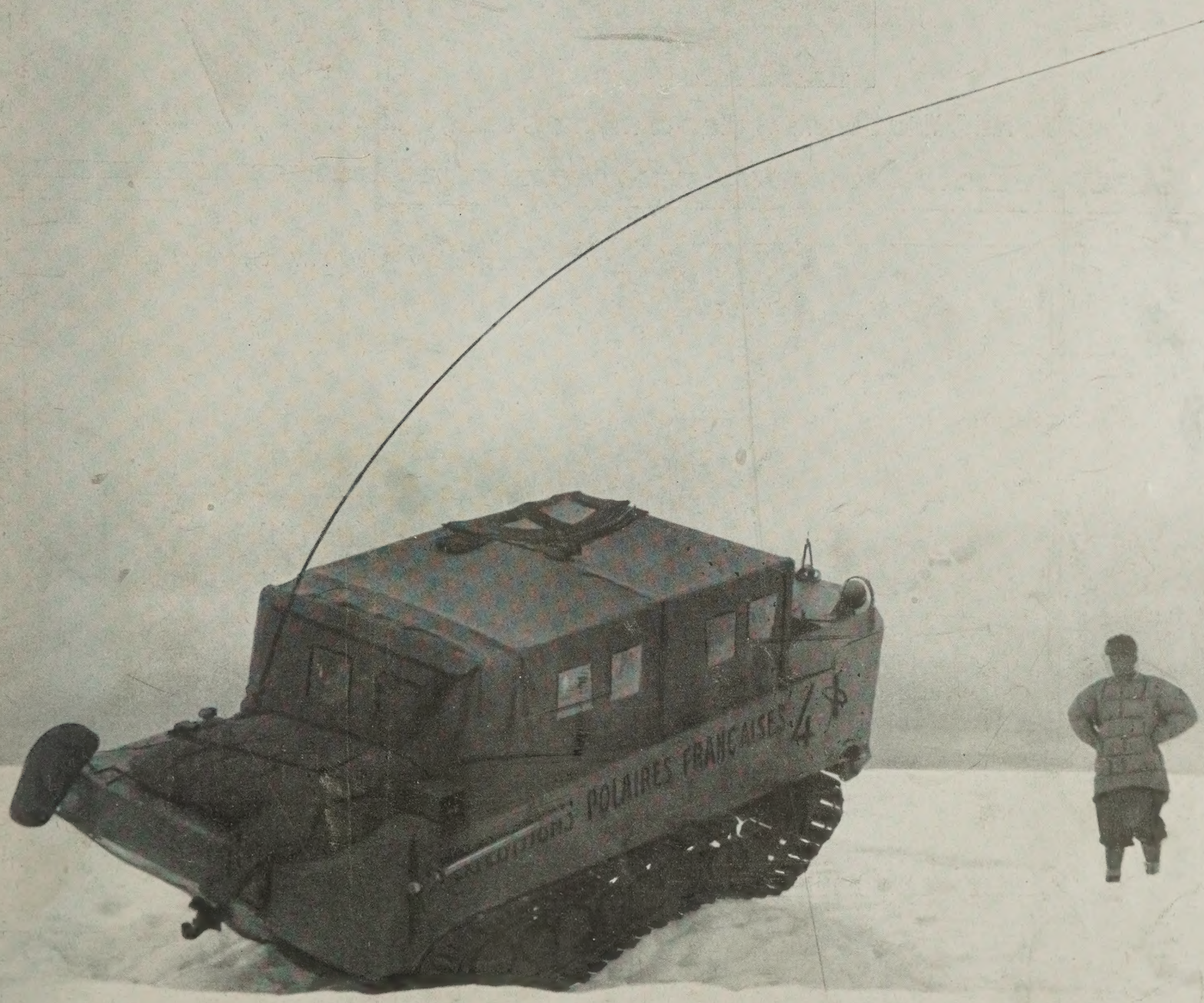
22 JANVIER 1949

100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

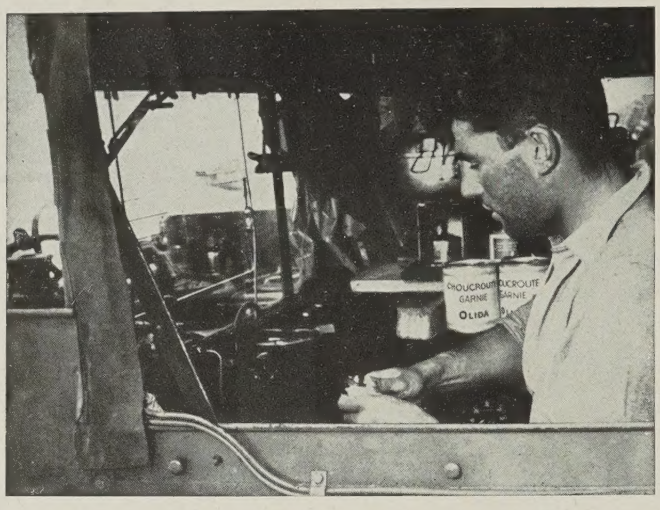


UNE GRANDE EXCLUSIVITÉ : **EXPÉDITION GROENLAND 1948**

MISSION PAUL-ÉMILE VICTOR (VOIR PAGES 81 A 88)

OLIDA

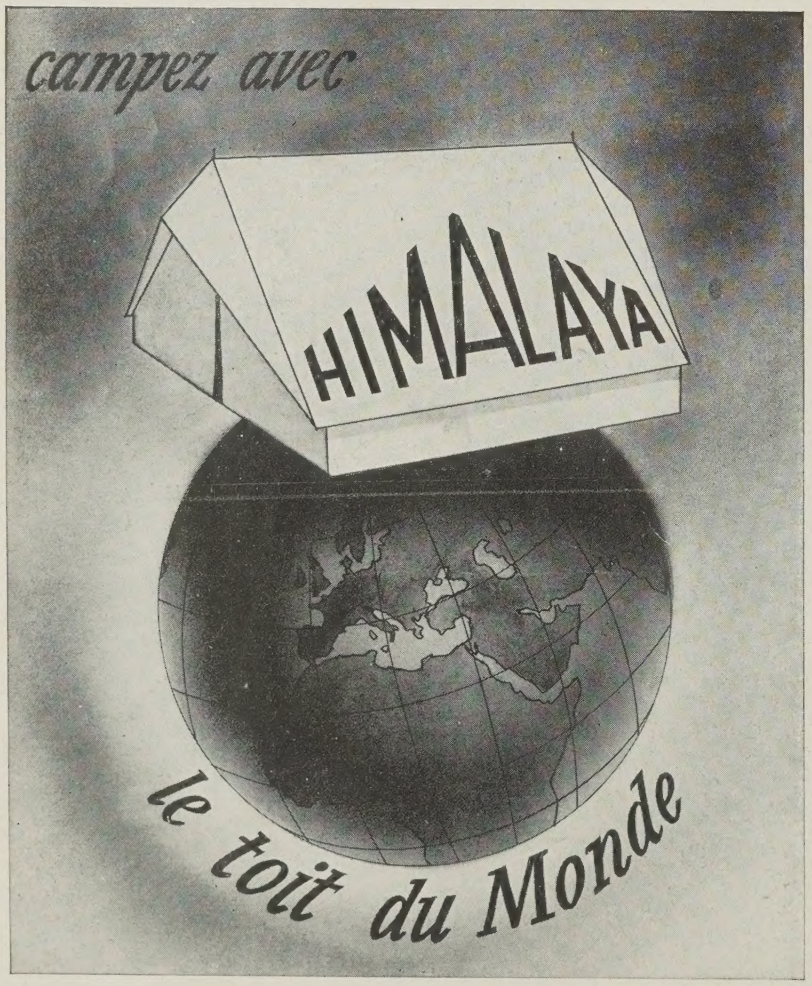
Pour → avec les remerciements de



Paul E. Victor et tous ses compagnons.

L'expédition Paul-E. Victor a emporté 43 caisses de conserves de viandes, de fruits et de légumes **OLIDA**.

ZENNER



Les Tentes de l'EXPÉDITION PAUL-ÉMILE VICTOR
ont été confectionnées en Tissu HIMALAYA
Les Sacs de Couchage en Tissu THIBET

BHV BHV BHV BHV BHV BHV BHV BHV BHV BHV BHV

Le matériel de cuisine
et l'outillage
de l'expédition
Paul-Émile Victor
viennent du

B H V

BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE
Place de l'Hôtel-de-Ville — PARIS

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 171 22 JANVIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

S. M. GUSTAV V INAUGURE LA NOUVELLE SESSION DU RICKSDAG

En dépit de ses quatre-vingt-dix ans, le roi de Suède Gustav V s'est rendu, soutenu par le prince héritier Gustav Adolf et par le prince Bertil, à la cérémonie d'ouverture du parlement de Stockholm. On le voit, ci-dessus, lisant le discours du trône, le plus bref qu'il ait prononcé, entouré, à sa droite, de M. Erlander, premier ministre, et, à sa gauche, de M. Unden, ministre des Affaires étrangères. Phot. I. N. P.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A SAINT-NAZAIRE, l'*Ile-de-France* qui, « démobilisé », avait été placé en cale sèche quitte celle-ci, tiré par plusieurs remorqueurs, pour gagner le bassin où seront achevés ses aménagements intérieurs.

A MUNICH, Charles A. Lindbergh, l'aviateur célèbre, est reçu par le colonel Edwinson en qualité d'inspecteur de l'Air chargé d'observer les opérations aériennes américaines qui se déroulent en Allemagne.

A HAWAI, le Mauna-Loa est entré en éruption pour la première fois depuis 1942. On aperçoit, descendant du cratère, une coulée de lave dont la lenteur a évité aux villageois voisins tout danger immédiat.

A KARSTAD, en Suède, les chefs de gouvernement et les ministres des Affaires étrangères et de la Défense nationale des Pays scandinaves ont étudié les bases d'une coopération pour une défense commune.

A WASHINGTON, MM. Dean Acheson et James E. Webb, qui viennent d'être nommés secrétaire et secrétaire-adjoint du Département d'Etat, s'entretiennent au Lafayette Square de leurs soucis futurs.

A SAN JUAN, M. Luis Munoz Marin, premier gouverneur élu de Porto-Rico, attend la réunion de l'assemblée entre M^me^ Marin et l'ancien gouverneur Jésus Pinero, qui avait été nommé par les Etats-Unis.

AU HAVRE, M. Pflimlin, ministre de l'Agriculture (à g.), et M. David Bruce, le directeur du plan Marshall en France, à bord d'un des 209 tracteurs agricoles arrivés d'Amérique sur le cargo *Cape Race*.

A BELGRADE, le maréchal Tito, parlant au Parlement, menace de détourner sur l'Ouest les exportations de matériaux bruts si les pays du Kominform violent les engagements conclus avec la Yougoslavie.

A PARIS, le général Xuan, chef du gouvernement central provisoire vietnamien, arrivé d'Indochine, s'entretient avec M. Coste-Floret, ministre de la France d'outre-mer, de la situation dans le Viet-Nam.

LA PAROLE

EST AU PRÉSIDENT TRUMAN

PAR ROGER CÉRÉ

Le récent discours-programme prononcé par le président Truman devant la Chambre des représentants était trop important du point de vue intérieur pour traiter avec de longs développements de la politique étrangère du nouveau gouvernement. Aussi bien ne comportait-il à ce propos que l'énumération des principes précédemment adoptés et qui sont ceux du « bipartisanisme », c'est-à-dire ceux des républicains et démocrates nécessairement associés depuis les élections de novembre 1946 : président démocrate, congrès républicain. Ce n'est donc pas dans le discours qu'il faut chercher en ce domaine l'orientation de la nouvelle administration, mais dans un changement de personnel.

La démission du général Marshall était attendue : elle est indiscutablement due à la santé du général, mais elle ne s'en serait pas moins produite si cette nécessité n'était pas intervenue. Le président veut « voler de ses propres ailes », a déclaré un observateur américain, c'est-à-dire qu'il veut avoir la possibilité de prendre certaines initiatives — comme celle du début de décembre d'envoyer un représentant personnel auprès de Staline — sans être empêché de les mener à bien. La forte personnalité du général Marshall ne pouvait s'accommoder d'une action personnelle du président.

Le nouveau secrétaire d'Etat, M. Dean Acheson, sera certainement de ce point de vue beaucoup plus souple. On dit en Amérique le plus grand bien de son intelligence, de sa subtilité, et, d'une manière générale, on juge que le choix est heureux. Toutefois on rappelle que M. Acheson est entré en conflit assez violent avec le général Mac Arthur, et l'on voit dans ce fait la liquidation probable des généraux comme hommes politiques ; on a déjà parlé d'une démission du général Lucius Clay, qui est le commandant en chef de la zone d'occupation américaine en Allemagne et qui fait une politique très personnelle et parfois assez discutée.

Il faut s'attendre aussi à de grands changements dans le personnel diplomatique, suivant l'ancienne règle. Tout cela présume-t-il une orientation nouvelle de la politique extérieure des Etats-Unis ? On a à ce sujet trouvé une formule : changement de méthodes, mais non changement de politique. La formule est plaisante : en diplomatie les hommes et les méthodes seuls comptent ; la diplomatie américaine sera donc transformée ; cela paraît évident.

Mais il semble bien que la première conséquence de ces mutations de personnes soit d'entraîner la fin de l'unité de la politique extérieure des deux partis, qui paraît ne plus avoir de raison d'être, d'après l'opinion des chefs républicains. « Les démocrates au pouvoir doivent prendre la responsabilité de leurs actes », a dit l'un d'eux, et non des moindres, éminent collaborateur du général Marshall.

L'IMBROGLIO PALESTINIEN

Le président Truman et son équipe nouvelle vont pouvoir exercer leur habileté : Washington est devenu l'arbitre nécessaire des principales questions de l'heure, du fait de la paralysie du Conseil de sécurité et de l'Organisation des Nations Unies. Et d'abord dans l'imbroglio palestinien. C'est l'ambassadeur du Royaume-Uni à Washington qui, par trois démarches personnelles successives, a posé un certain nombre de questions. Il a attiré l'attention du département d'Etat sur le fait suivant, pour lequel il a fourni toutes justifications : l'armée d'Israël a été depuis quelques mois renforcée en armes de toutes sortes, et particulièrement en avions, par la Tchécoslovaquie. Si le gouvernement de Prague a violé la règle de l'embargo, il n'a pu le faire que d'accord avec Moscou. La supériorité militaire des Israéliens dans le Moyen-Orient est devenue incontestable, et cela risque d'entraîner Israël à poursuivre une politique envahissante, contraire aux accords internationaux et aux intérêts des Etats-Unis et de l'Angleterre. L'ambassadeur n'a pas manqué de faire remarquer que les fournitures faites à Israël avaient été payées en dollars — dollars venus d'Amérique. La philanthropie généreuse des Américains, par un paradoxe curieux, et la diplomatie soviétique se rejoignent, involontairement sans aucun doute, mais le fait n'en existe pas moins. L'ambassadeur de Grande-Bretagne a fait part au gouvernement de Washington de son intention de saisir le Conseil de sécurité de ces faits et d'en tirer cette conclusion que la levée de l'embargo ne peut pas être unilatérale et que l'Angleterre, liée aux Etats arabes par des traités patents, reprendra sa liberté. En attendant, Londres, par mesure de précaution, envoie des troupes à Akaba.

Il est remarquable de signaler que ces démarches ont été faites avant l' « incident regrettable » des cinq avions de la R. A. F. abattus dans le ciel palestinien et dont il est résulté en Angleterre une profonde émotion qui s'est changée en assez vives critiques contre M. Bevin, accusé d'être responsable de cette affaire trop légèrement engagée.

Elle est pourtant dans la ligne de la politique du Foreign Office, qui n'a cessé de réclamer l'incorporation du Neguev à la Transjordanie. Ce Neguev, ou Negad, que l'on cherche vainement sur les atlas, n'est pas un désert, contrairement à ce que l'on affirme. Entre les deux déserts, l'égyptien à l'ouest et l'arabique à l'est, il prolonge, au delà de la faille Gaza-Hebron, la Palestine jusqu'à la mer Rouge. C'est une région tourmentée, faite de plateaux désertiques, de vallées profondes, de dépressions où autrefois une population nombreuse pouvait vivre grâce à la captation des eaux souterraines assez abondantes. C'est l'ancien pays des Philistins, ennemis héréditaires des Hébreux. Les Arabes nomadisants ont laissé à l'abandon cette région, dont les ruines d'une ville, Petra, révèlent l'ancienne prospérité. C est dans les vallées, autour des puits, que les Juifs se sont installés et font revivre une vieille société aujourd'hui disparue.

Dans le plan de partage voté par les Nations Unies, la plus grande partie du Neguev était attribuée à Israël. Mais les U. S. A. ont abandonné, on le sait, le plan de partage. Dans le plan Bernadotte, le Neguev revenait à la Transjordanie. Mais ce plan, soutenu par l'Angleterre, a été finalement mis en pièces par le Conseil de sécurité à Paris, les U. S. A. ne l'ayant pas soutenu. Ces changements d'attitude du gouvernement américain sont, d'après le Foreign Office, la cause des échecs et des Nations Unies et des Anglo-Saxons dans le Proche-Orient.

L'Angleterre s'estime donc en droit de demander aux U. S. A. de clarifier définitivement leur politique. C'est le premier problème que le président Truman est appelé à résoudre.

En attendant, les négociations vont leur train : à Rhodes, délégués égyptiens et israéliens sont en présence, sous la présidence du médiateur onusien M. Ralph Bunch. Les Etats arabes, sollicités d'assister à l'entretien, ont décliné l'invitation. La commission de conciliation créée par le Conseil de sécurité va entrer en action : elle comprend les U. S. A., la Turquie et la France. On ne sait quels voies et moyens elle utilisera ; la présence de la Turquie peut lui valoir une influence particulière auprès des Etats arabes. La thèse qu'elle soutient de la constitution d'une Grande Syrie (la Syrie naturelle) peut fournir une solution.

UN ALIGNEMENT NÉCESSAIRE

Il faudra aussi que les U. S. A. alignent leur politique avec les Etats européens occidentaux dans une autre région, l'Indonésie. L'attaque violente qu'ils ont déclenchée contre la politique de la Hollande peut avoir des conséquences inattendues. La première, c'est que Washington a fini par faire « cavalier seul », la France et l'Angleterre ayant refusé de le suivre. Mais le gouvernement de La Haye vient de prendre une attitude catégorique : les U. S. A. ont donné aux républicains indonésiens extrémistes des arguments à leur thèse d'indépendance totale qui retarde l'établissement de la Fédération indonésienne, acceptée par tous les éléments sains de la population indigène. La politique d'encouragement aux « nationalismes » de Washington va donc en l'espèce à l'encontre des intérêts des puissances qui veulent assurer en Asie du Sud une stabilité politique et économique, qui reste le seul moyen efficace de s'opposer à l'avance communiste.

Enfin le président Truman vient d'être sollicité, sans succès semble-t-il, par le gouvernement nationaliste chinois pour une intervention auprès des trois grandes puissances en vue de tenter une médiation susceptible de mettre un terme à la guerre civile. Le nouveau secrétaire d'Etat de Washington va trouver là une occasion de déployer ses talents diplomatiques.

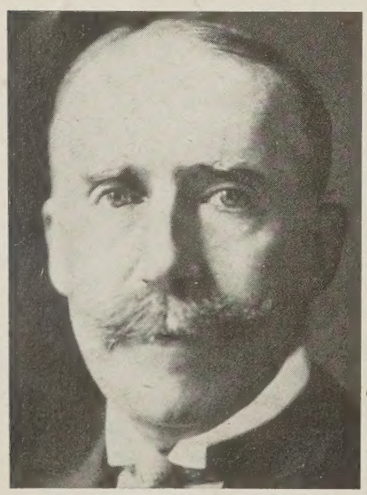
Il appartient donc aux U. S. A. de donner une impulsion nouvelle aux affaires internationales : c'est des bords du Potomac que vont partir certainement les initiatives que l'on attend et qui pour le moment sont imprévisibles, mais dont l'importance n'échappe à personne.

CONVERSATIONS FRANCO-ANGLAISES

Cependant, sur les bords de la Tamise, le « conciliateur » M. Schuman et le « dynamique » M. Bevin ont procédé à des conversations. L'alignement de la politique britannique et de la politique française était à rectifier, les deux politiques s'étant peu à peu séparées, et même, çà et là, contrariées. L'entente cordiale reconstituée serait dans la conjoncture actuelle un facteur prépondérant. Elle aurait un grand poids, particulièrement à Washington, ne serait-ce que pour assurer le succès final du plan Marshall. Elle nous paraît aussi être la condition première de la constitution de la Western Union, de la lointaine et fragile fédération européenne et surtout du bon fonctionnement de l' « autorité internationale » de la Ruhr. M. Robert Schuman a sur le problème allemand expliqué notre position la veille de son départ pour l'Angleterre : position sage et modérée, généreuse même, mais de la plus grande fermeté.

Quelle conclusion tirer de tous ces faits ? Nous croyons que les Etats-Unis pensent, dans un très court délai, donner à leur évolution une impulsion nouvelle. En somme, la parole est au président Truman.

FRANÇOIS DE WENDEL



L'INDUSTRIE lourde vient de perdre un de ses représentants les plus éminents avec François de Wendel, décédé à soixante-quinze ans des suites d'une affection pulmonaire.

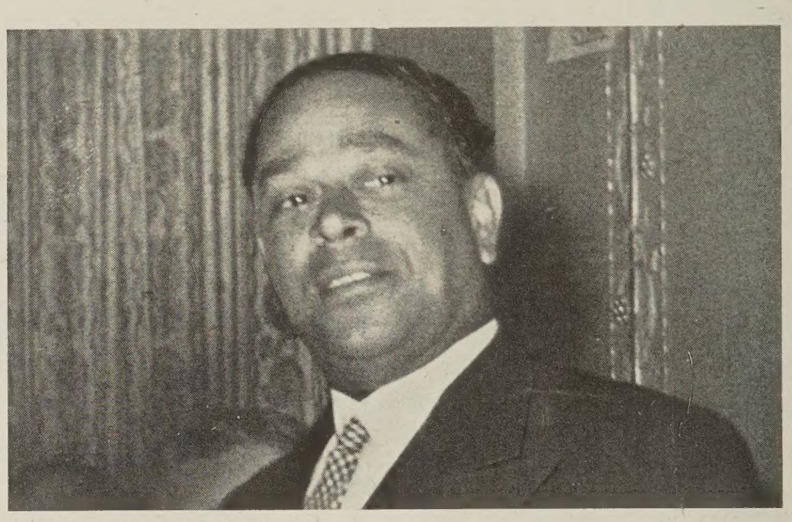
Ingénieur civil des mines dès 1900, aîné des descendants de la grande famille des métallurgistes lorrains, il était depuis 1906 cogérant, avec ses frères et cousins, des sociétés « Les petits-enfants de François de Wendel et C^ie^ » à Hayange (Moselle), et « De Wendel et C^ie^ » à Jœuf (Meurthe-et-Moselle), dont il assuma la direction durant un demi-siècle.

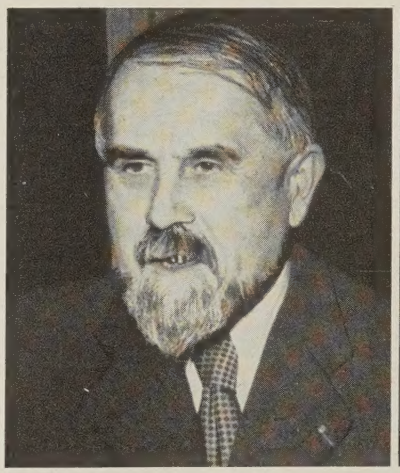
Personnalité écoutée du monde industriel, régent de la Banque de France durant de longues années, il présida avec autorité le Comité des Forges de France jusqu'à la suppression de cet organisme par Vichy.

Homme politique, sa vigilance patriotique ne cessa de se manifester, notamment, après la Grande Guerre, aux côtés de Raymond Poincaré, lorsqu'il s'agissait de mettre le parlement en garde contre la renaissance du péril germanique. Conseiller général de Meurthe-et-Moselle, député, puis sénateur de ce département, il s'abstint volontairement, en juillet 1940, de se rendre à l'Assemblée parlementaire de Vichy. Ayant repris son activité à la libération, il s'était attaché, en dépit du poids des années, à remettre en activité les usines sidérurgiques de Meurthe-et-Moselle, en même temps qu'il s'intéressait à l'industrie minière dans le Limbourg hollandais.

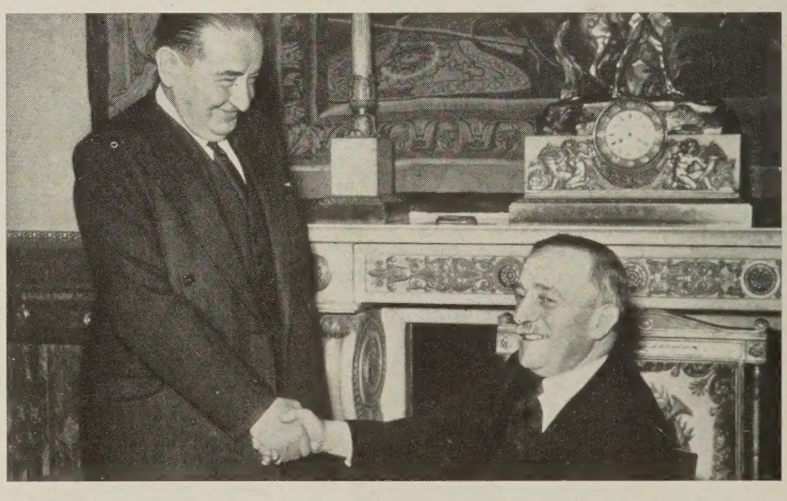
4 ASSEMBLÉES PRÉSIDENTS

DÈS l'ouverture de leur session ordinaire de 1949, les quatre assemblées constitutionnelles ont procédé au renouvellement de leur bureau. Au Palais-Bourbon, M. Edouard Herriot a été réélu président de l'Assemblée nationale par 274 voix contre 140 à M. Marcel Cachin et 32 diverses sur 475 votants et 446 suffrages exprimés. Au palais du Luxembourg, M. Gaston Monnerville (R. G. R.) a été réélu président du Conseil de la République par 160 voix contre 46 à M. André Cornu, qui n'était pas candidat, 14 au communiste Martel et 34 bulletins blancs. A Versailles, il a fallu trois tours de scrutin à l'assemblée de l'Union française pour élire son président. M. Boisdon (M. R. P.), président sortant (au centre, à gauche), a finalement été réélu à la majorité relative par 57 voix sur 126 votants, contre 28 à M. d'Arboussier et 41 bulletins blancs. Enfin, au Palais-Royal, M. Léon Jouhaux (F. O.), président du Conseil économique (au centre, à droite), a été réélu au second tour par 81 voix contre 26 à M. Raynaud (C. G. T.), sur 125 votants.





LE MINISTRE DES FINANCES



M. HENRI QUEUILLE DÉSIRANT CONSACRER TOUTE SON ACTIVITÉ A LA PRÉSIDENCE DU CONSEIL, M. MAURICE PETSCHE, SECRÉTAIRE D'ETAT, A ÉTÉ NOMMÉ MINISTRE DES FINANCES ET DES AFFAIRES ÉCONOMIQUES.

CENTENAIRE
DU
TIMBRE FRANÇAIS

par JACQUES BELLAY

J.-J. BARRE GRAVA LE PREMIER TIMBRE FRANÇAIS.

EN ce mois de janvier 1949 il nous paraît tout naturel de coller sur une lettre une petite vignette gommée, appelée *timbre-poste,* qui représente le prix de son transport.

Mais il y a tout juste cent ans que ce procédé existe en France, et en janvier 1849 il apportait une véritable révolution dans les usages quotidiens. La France, d'ailleurs, avait attendu assez longtemps pour adopter cette nouveauté. Neuf années s'étaient écoulées depuis qu'en Angleterre le premier timbre du monde avait fait son apparition, sous les auspices de son inventeur, Rowland Hill ; et depuis 1840 d'autres Etats nous avaient devancés.

En fait l'instauration du timbre fut chez nous une des mesures démocratiques promulguées par la Révolution de 1848 : elle était liée à une diminution des tarifs postaux, à un moment où l'on procédait également à une réduction de l'impôt sur le sel. Dans l'esprit de réformateurs intelligents — au premier rang desquels se tenait Etienne Arago — la diminution des tarifs et la création du timbre devaient favoriser l'accroissement de la correspondance. Ils avaient vu juste.

Mais l'usage nouveau ne s'imposa pas immédiatement. Il fallait vaincre de vieilles habitudes. Avec l'ancien système, en effet, ce n'était pas l'expéditeur qui payait pour une lettre, mais bien le destinataire, car la politesse voulait que l'on jugeât toujours son correspondant capable de payer le port de la lettre qu'on lui adressait.

Quand le timbre parut afin que l'expéditeur pût affranchir lui-même sa lettre, la réforme sembla entraîner une dérogation aux lois de la civilité.

Mais les usages changent. Le règlement nouveau était d'ailleurs assez souple : que ce fût pour ménager les susceptibilités ou pour instituer une transition, l'administration ne considéra pas au début comme irrégulières les lettres non affranchies. Le destinataire payait la taxe simple, comme auparavant. Plus tard on augmenta le prix du port dans ce cas particulier, et l'on perçut une surtaxe. C'est seulement en 1878 que fut instauré le système de la taxe double. En revanche l'affranchissement par l'expéditeur des lettres chargées et des envois recommandés fut obligatoire dès janvier 1849.

Nous n'entrerons pas ici dans des considérations techniques sur la création et la fabrication du premier type de timbre français, l'effigie de *Cérès.* Il était l'œuvre du graveur général de la Monnaie de Paris, Jean-Jacques Barre ; le premier timbre d'usage courant fut le 20 centimes noir mis en vente le 1er janvier 1849.

A travers les vignettes courantes qui se sont succédé depuis 1849 nous examinerons rapidement l'évolution du prix des lettres. Le décret d'août 1848, signé par Cavaignac, alors « chef du pouvoir exécutif », instituait le tarif de 20 centimes pour les lettres transportées « de bureau à bureau », donc sur l'ensemble du territoire métropolitain (1).

Un peu plus d'un an après la création du timbre le prix de la lettre passait à 25 centimes. Mais en juillet 1854 on revint au prix initial. Ces variations se retrouvent naturellement sur les diverses valeurs où apparaissent *Cérès,* puis *Louis-Napoléon,* d'abord « prince-président », puis empereur. Notons en passant que les timbres sont dentelés à partir de 1862. La dernière effigie de Napoléon III est le type « lauré » de 1866.

Vient la guerre de 1870. A Paris le 20 cent. *Cérès* de 1849 reparaît avec la République, mais dentelé et imprimé en bleu. A Bordeaux on redessine ce type, qui fournit les trois 20 cent.

(1) Pendant longtemps les lettres distribuées dans la circonscription d'un même bureau de poste ainsi que les lettres « de Paris pour Paris » ont bénéficié de tarifs réduits particuliers.

ETIENNE ARAGO, DIRECTEUR DES POSTES (1848).

lithographiés bien connus des philatélistes. En 1871 on revient au tarif à 25 cent., d'où l'émission d'une autre *Cérès,* et en 1876 du 25 cent. *Sage,* type « sujet de pendule », qui porte bien le cachet de l'époque.

L'année 1878 voit s'amorcer, avec la prospérité, une courbe sensible de diminution des tarifs.

C'est le 16 avril 1906 que fut atteint le minimum : 10 centimes. Avec ce nouveau prix la *Semeuse* de Roty commence sa longue existence. Le 10 cent. rouge règne pendant onze ans. Mais la guerre est là, et en 1917 le premier pas est fait sur cette route où nous sommes encore, celle de l'augmentation continue des tarifs, liée à la dévalorisation plus ou moins rapide du franc. La *Semeuse* apparaît alors sur les 15, 25, 30, 40 et 50 centimes (1926). Vient ensuite la *Paix* de 1932, et le timbre à 10 sous continue une carrière durable. Mais la course reprend : 65, puis 90 centimes.

Avec la seconde guerre mondiale le franc paraît comme unité : 1 franc du type *Iris,* puis 1 fr. *Pétain,* 1 fr. 50 pendant quelques années. Les vignettes de la libération sont encore des 1 fr. 50 : *Marianne,* de Londres et d'Alger, *Arc de Triomphe,* venu des U. S. A.

Enfin la *Marianne* actuelle, de Pierre Gandon, se multiplie d'une manière inquiétante à partir de 1945. Le 2 fr. vert, le 3 fr. rose, le 4 fr. 50 bleu clair, le 6 fr. rose, le 10 fr. lilas, enfin le 15 fr. actuel défilent sur un rythme rapide.

1. LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1849). — 2. LE PRINCE-PRÉSIDENT (1852). — 3. L'EMPIRE NON LAURÉ (1853). — 4. L'EMPIRE LAURÉ (1866). — 5. LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (1871). — 6. MAC-MAHON (1878). — 7. EMILE LOUBET (1900). — 8. ARMAND FALLIÈRES (1906).

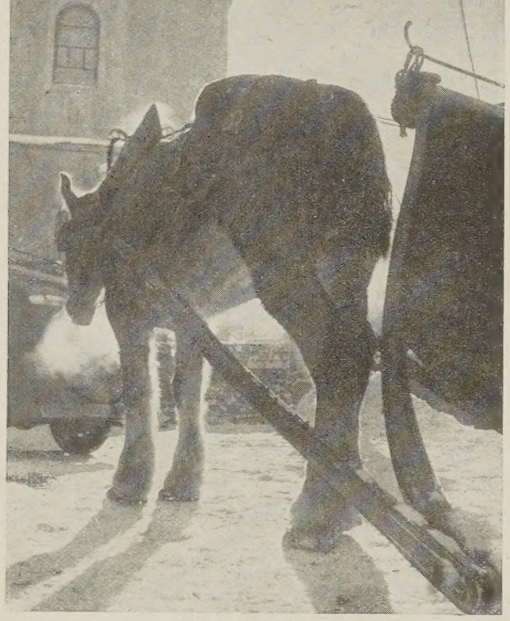
LE FACTEUR PARISIEN (DEUXIÈME RÉPUBLIQUE).

9. DOUMERGUE (1926). — 10. DOUMER (1932). — 11. LEBRUN (1939). — 12 et 13. L'OCCUPATION. — 14. DE GAULLE (1944). — 15. DE GAULLE (1945). — 16. LE TIMBRE ACTUEL, QUI DE 2 FRANCS EN 1946 EST PASSÉ A 5 FRANCS, 8 FRANCS, 10 FRANCS ET A 15 FRANCS.

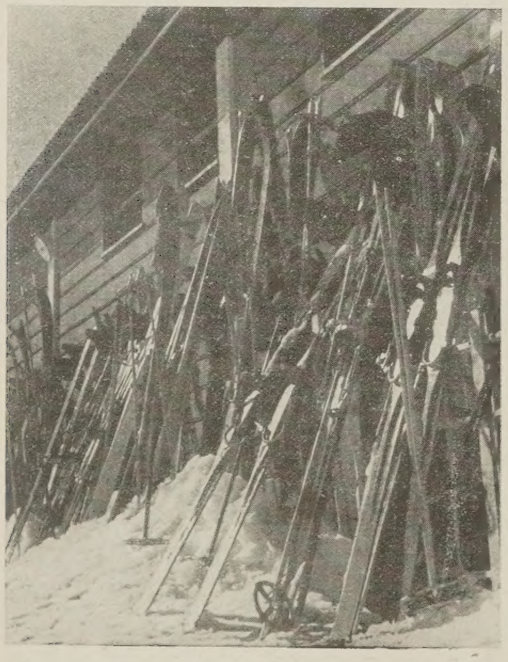
SPORT ET NEIGE

par LOUIS CHÉRONNET

LE DERNIER CHANGEMENT AVANT LA NEIGE.



ICI LE TRAINEAU SURCLASSE L'AUTOMOBILE.



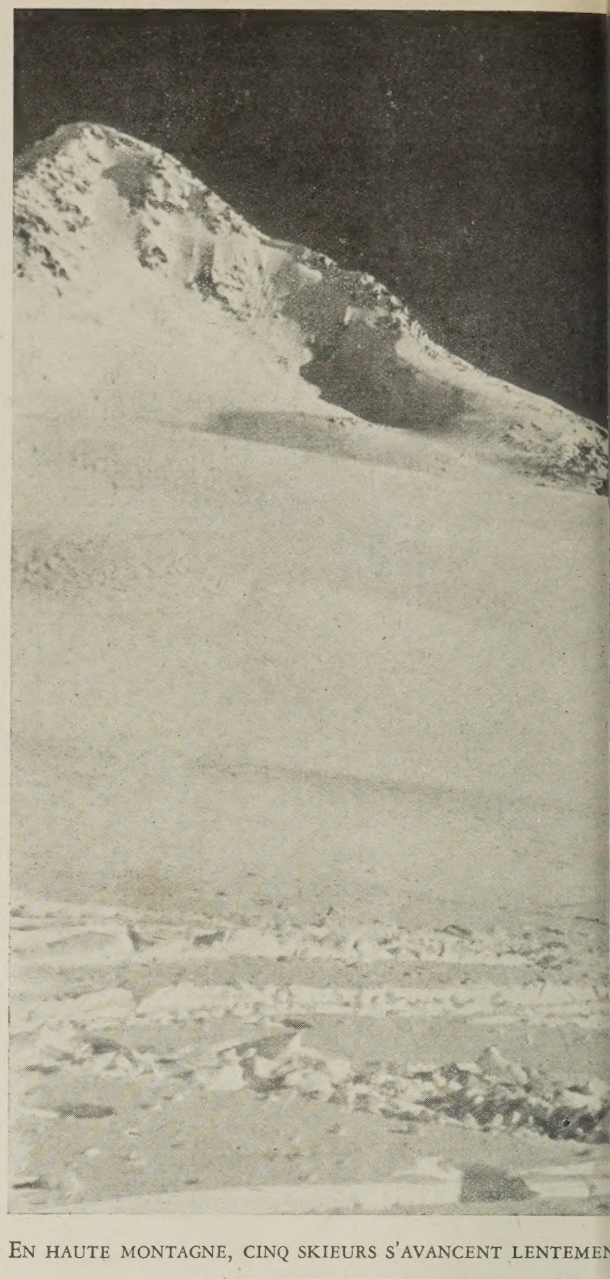
DEVANT UN CHALET A L'HEURE DU DÉJEUNER.

IL n'y a pas cinquante ans que les sports d'hiver sont nés en France. Les premiers audacieux qui s'essayèrent à glisser sur des planches de bois importées de Norvège le firent du côté du Mont-Blanc au cours des hivers des années 1900-1902. En 1906 un magazine féminin nous montre une pleine page en couleurs représentant des patineurs en costume sportif, encore bien citadin, prêts à s'élancer sur un miroir de glace, armés d'une immense voile triangulaire : mais c'est en Scandinavie. Et la légende qui accompagne ce dessin avoue : « Ce n'est que dans les pays du Nord que l'on connaît véritablement les plaisirs de l'hiver. Sur les immenses étendues glacées des lacs de Suède, patineurs et patineuses goûtent les griseries d'une vitesse folle et semblent parfois planer au-dessus du lac comme de gigantesques oiseaux. »

En France à cette époque les montagnes sont encore désertes, et l'on peut imaginer que les Parisiens, ceux de chez Maxim's et du théâtre des Capucines, ceux des duels et des grandes demi-mondaines, en pensant aux régions lointaines et quasi inaccessibles de la Savoie, du Dauphiné ou des Pyrénées ne devaient avoir d'autre opinion que celle des voyageurs qui, depuis la Renaissance jusqu'au Second Empire, en passant par les romantiques, ne pouvaient évoquer de tels lieux qu'en s'écriant : « Montagnes maudites et monts affreux ! » et tremblaient à la pensée de passer par tels ou tels défilés.

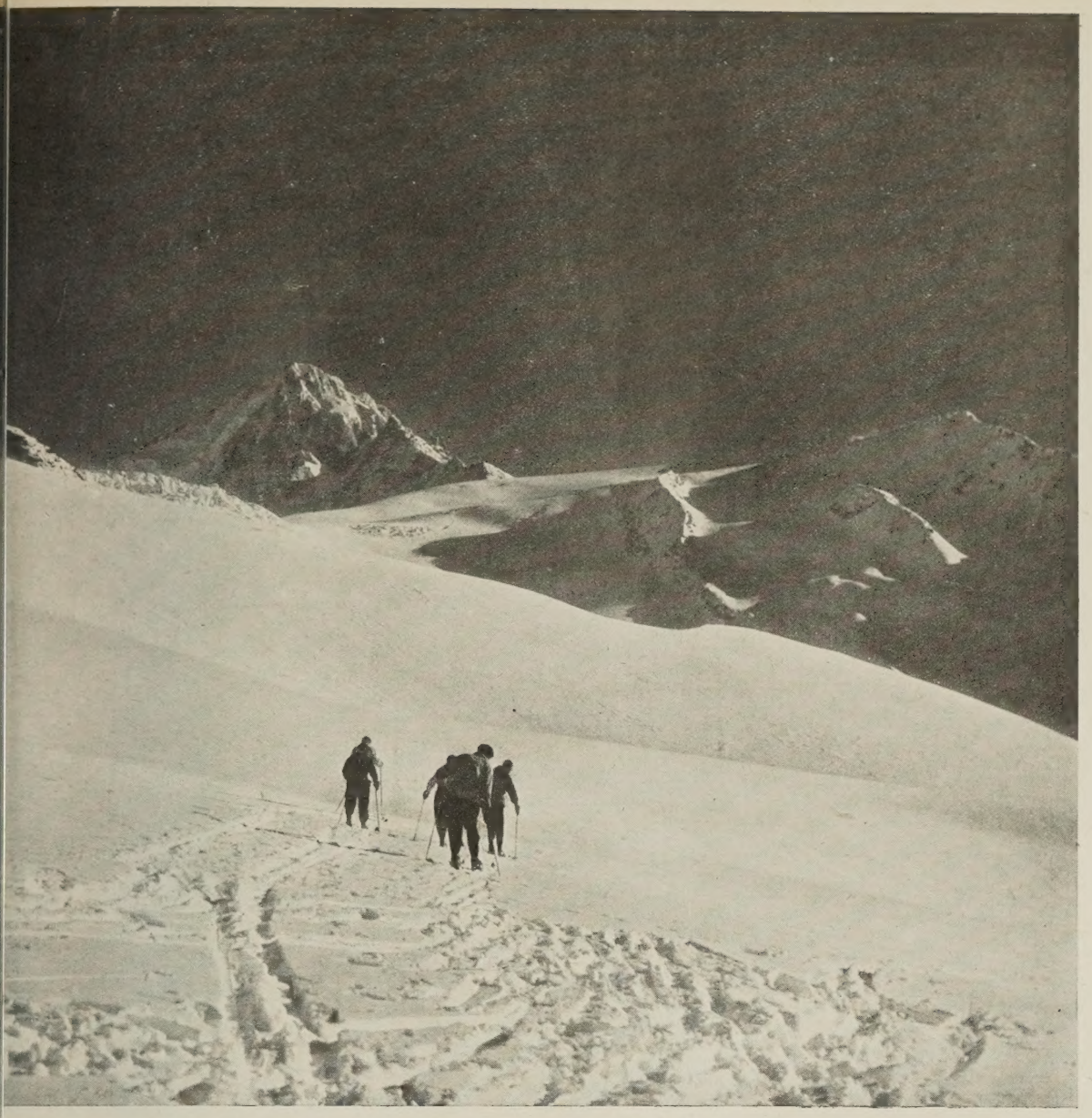
Cependant, en cette année 1906, c'est en France, à Briançon et au Mont-Genèvre, qu'a lieu le premier concours de ski international : cela suffit à donner l'élan nécessaire (si j'ose dire) aux amateurs de fuite légère dans le lumineux espace que baigne un soleil dépoli et glacé.

Deux guerres elles-mêmes ne suffiront pas alors à empêcher l'épanouissement d'innombrables bourgs et villages qui, par la qualité de leur organisation hôtelière et technique, ne tarderont pas à éclipser bientôt la renommée des plus



EN HAUTE MONTAGNE, CINQ SKIEURS S'AVANCENT LENTEMEN

LA PREMIÈRE CHUTE : ELLE EST SI INATTENDUE QU'ON EN RIT, MÊME SI ELLE EST QUELQUE PEU DOULOUREUSE



UR LA NEIGE IMMACULÉE. DANS QUELQUES INSTANTS COMMENCERA POUR EUX LA GRISERIE DE LA DESCENTE.

LORSQUE LA NEIGE EST BONNE LES SKIEURS TROUVENT TOUJOURS QUE LES DESCENTES S'ACHÈVENT TROP TOT.

L'ALTITUDE, AUJOURD'HUI, A LA PORTÉE DE TOUS.

fameuses stations européennes. Certes, il fut de bon ton pendant quelque temps encore d'aller au Tyrol, mais maintenant qui ne préférerait Chamonix (la doyenne, plus jeune que jamais), Megève, La Clusaz, La Contamine, Morzine, Saint-Gervais, L'Alpe-d'Huez, Villard-de-Lans, etc., sans compter les dernières en date du Massif Central, des Pyrénées ou des Alpes provençales et maritimes, qui toutes ont leur caractère original et leurs qualités particulières.

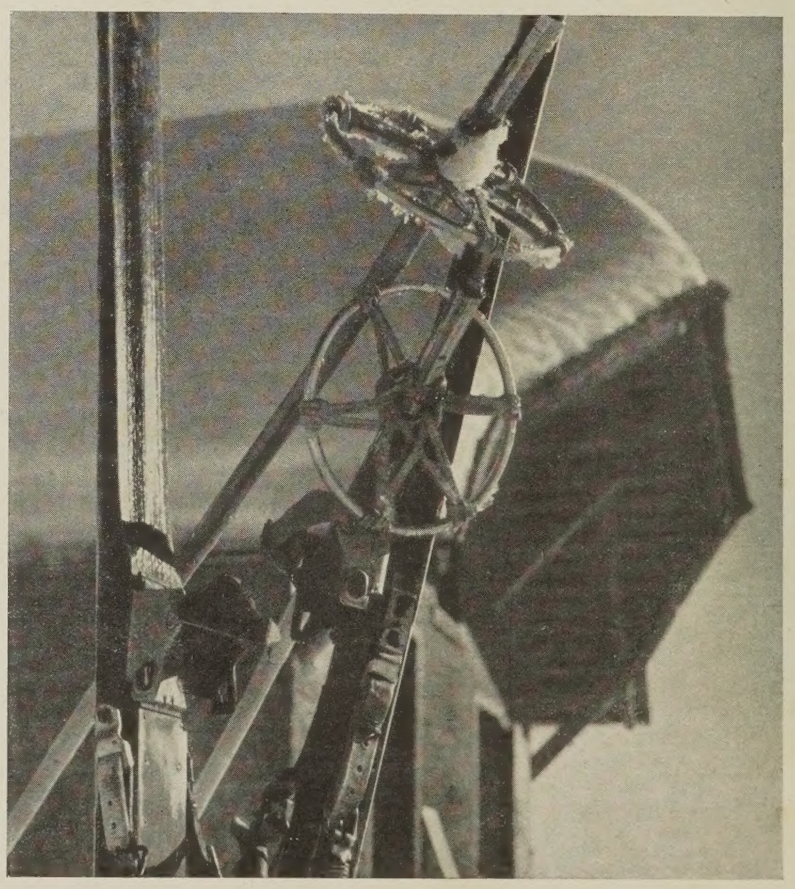
Partout, dans des cadres naturels magnifiques, l'équipement (téléfériques, remonte-pente, aménagement des pistes) le dispute au charme confortable des installations hôtelières.

Et nous ajouterons pour finir que, pour notre plus grande gloire sportive, où brillent les noms d'Emile Allais, de James Coutet, de Roger Allard, l'école française de ski a triomphé de la méthode de l'Arlberg.

Photographies Paul Gobet et Willy Ronis.

LES PLAISIRS DES SPORTS D'HIVER : BEAUCOUP DE SOLEIL, DE LA NEIGE ET, APRÈS LE SKI, UN BRIN DE CONVERSATION SUR UNE CHAISE LONGUE.

L'HEURE TOUJOURS TANT ATTENDUE DU DÉJEUNER SUR LA TERRASSE.



DEUX SKIS PLANTÉS DANS LA NEIGE : QUELQUES MINUTES DE REPOS.

UN VÉHICULE A CHENILLE DE L'EXPÉDITION, AU COURS D'UNE RECONNAISSANCE PRÉLIMINAIRE FAITE AVANT LA CONSTRUCTION DE LA ROUTE DE 8 KILOMÈTRES.

L'EXPÉDITION GROENLAND 1948

MISSION Paul-Emile VICTOR

LE 1er OCTOBRE 1947 — IL N'Y A GUÈRE PLUS D'UN AN — PAUL-ÉMILE VICTOR ET SES CAMARADES ENTREPRENAIENT D'ORGANISER AVEC L'AIDE D'UNE SUBVENTION OFFICIELLE DEUX EXPÉDITIONS POLAIRES SCIENTIFIQUES (*) : L'UNE DANS L'ARCTIQUE, L'AUTRE DANS L'ANTARCTIQUE. L'EXPÉDITION ANTARCTIQUE, DIRIGÉE PAR ANDRÉ-F. LIOTARD, EST PARTIE LE 28 NOVEMBRE 1948 POUR LA TERRE ADÉLIE. L'EXPÉDITION ARCTIQUE, SOUS LA DIRECTION DE PAUL-ÉMILE VICTOR, VIENT DE PASSER CINQ MOIS AU GROENLAND AFIN DE PRÉPARER L'EXPÉDITION PRINCIPALE, QUI PARTIRA AU PRINTEMPS.

11 mai 1948. — Avenue de la Grande-Armée : 35 camions prêtés par l'armée vont transporter nos 90 tonnes de matériel de Paris à Rouen, où nous embarquerons demain pour le Groenland. La foule s'assemble devant un weasel peint en orange. Sur ses flancs : « Expéditions polaires françaises. » « Où vont-ils ? » demande quelqu'un. « Ils partent pour le pôle Nord », répond un autre d'un ton renseigné. « Ils » c'est nous, les vingt-cinq que nous sommes, qui avons travaillé d'arrache-pied depuis six mois pour qu'aujourd'hui tout soit prêt. Il faut d'habitude plus d'un an pour préparer une expédition pareille... Mais chacun « y a mis tout ce qu'il pouvait », nuit et jour, et l'équipe est prête avec tout son matériel : 7 véhicules à chenilles amphibies ; 14 traîneaux en duralumin, traîneaux spéciaux qui seront remorqués derrière les weasels ; 3 cabines-laboratoires dans lesquelles les scientifiques installeront leurs instruments ; des caisses multicolores — chaque section ayant sa couleur — et des vivres pour six mois.

13 mai, Rouen. — Le *Force,* caboteur norvégien affrété par l'expédition, embarque : véhicules, essence, vivres, caisses, l'embarcation et un câble métallique de 4 tonnes et demie, car si nous nous trouvons devant une falaise il nous faudra construire un téléférique...

Les instruments et les appareils délicats sont amarrés sur la passerelle inférieure. Jean Martin, le gravimétriste, installe ses « machines à laver » (surnom que nous donnons aux gravimètres) avec un soin de nourrice. Philippe Pluvinage, le géophysicien, s'affaire autour de ses instruments : il commencera ses travaux dès l'appareillage. Sur la passerelle aussi, les caisses d'explosifs : ils serviront si nécessaire à faire sauter la banquise pour nous permettre d'aborder.

14 mai, 6 h. 30. — L'appareillage avait été fixé à 6 heures du matin. Miracle : à 6 h. 30, les amarres sont larguées. Sur le quai, les parents et quelques amis ; ce même quai, mais combien démoli, auquel en 1935 est venu s'amarrer le *Pourquoi pas ?* qui nous ramenait Gessain, Perez, Matter et moi-même de notre première année au Groenland... Nous étions quatre, nous sommes vingt-cinq aujourd'hui ; nous n'avions que des chiens et des traîneaux, nous avons des chenillettes et 90 tonnes de matériel au lieu de 8 tonnes...

28 mai, Godthaab, capitale du Groenland. — Il y a encore de la neige partout. Excellent présage : nous ne sommes qu'à 64 degrés de latitude nord, il nous faut aller à plus de 71 degrés. Depuis quelques jours, grâce à la radio

(*) Voir *France-Illustration* du 8 mai 1948.

R. GUILLARD, CHARGÉ DE LA SECTION TRANSPORT.

SAMIVEL, CINÉASTE, EN TRAIN DE TOURNER UN FILM SCIENTIFIQUE.

J.-P. GEYER, TOPOGRAPHE, PORTANT UNE BALISE GLACIOLOGIQUE.

CARL JARL, REPRÉSENTANT OFFICIEL DU DANEMARK.

J. MARTIN, GRAVIMÉTRISTE, A L'UN DE SES PRÉCIEUX APPAREILS.

PHILIPPE PLUVINAGE, GÉOPHYSICIEN, DANS SON LABORATOIRE.

LUCIEN FAIVRE, MÉCANICIEN DES DIVERS VÉHICULES.

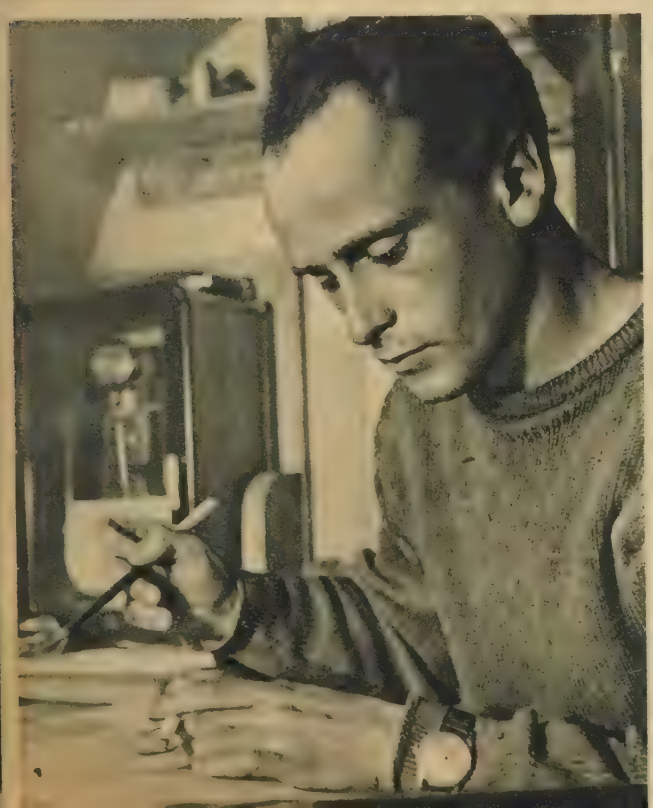
ROBERT ROUET, LE RADIOTÉLÉGRAPHISTE, ENVOIE UN MESSAGE.

JEAN-JACQUES LANGUEPIN, AUTRE CINÉASTE ET PHOTOGRAPHE.

ANDRÉ DE CAILLEUX, NATURALISTE ET AUSSI GÉOGRAPHE.

JEAN NEVIÈRE, UN DES TROIS GÉODÉSIENS DE L'EXPÉDITION.

MICHEL BOUCHE, MÉTÉOROLOGISTE, DANS SON LABORATOIRE.



installée par Marret et Rouet, après avoir communiqué directement avec Paris tous les jours, j'ai pu parler avec les radios danois de la côte que j'ai connus avant la guerre à Angmagssalik ou au Scoresby Sund.

31 mai, Godhavn, capitale du Groenland-Nord. — Liaison gravimétrique... Martin est satisfait : ses instruments (dont il recharge les accus nuit et jour et qu'il maintient à une température aussi uniforme que possible) fonctionnent parfaitement. Pluvinage lui aussi est content : nous sommes arrivés, ou presque, et ses appareils ultra-délicats sont en parfait état. Il a déjà pu faire des mesures intéressantes. Plisson, Geyer, Taylor, Lemaire, Vigier, tous les autres ont déjà préparé les équipements nécessaires aux reconnaissances.

1er juin. — Arrivés dans la nuit à Jakobshavn, nous en sommes repartis vers 5 heures du matin, après avoir été reçus par le *bestyrer* de l'endroit, qui, avec l'amabilité caractéristique des Danois et de leur gouvernement, a résolu en un tour de main les problèmes de la dernière heure : aides esquimaux, transmissions radio locales, etc. Dès 6 heures du matin nous faisons route vers Port-Quervain, dans le fond de l'immense baie de Disko. C'est là que nous allons essayer de

8 juin. — Le débarquement est terminé : les vingt-huit membres de l'expédition se sont transformés en débardeurs. Georges de Caunes lui-même, l'envoyé de la Radiodiffusion, a oublié ses appareils d'enregistrement et a « croché » dans les caisses comme chacun de nous. Nous nous sommes partagés en équipes : équipe de fond de cale, équipe de pont, de radeaux et d'embarcation (Boyé en est l' « amiral », Guéneau, le « vice-amiral »), équipe de rive et de stockage. Quinze Esquimaux nous ont aidés de leurs bras vigoureux. Nous avons installé un treuil de 70 mètres de long pour hisser le matériel depuis la rive jusqu'à la plate-forme où le camp I sera installé, à 50 mètres au-dessus de la mer. Cinq jours pour débarquer 90 tonnes : travail de 6 heures du matin à 11 heures du soir... Les courbatures sont violentes, mais pas une égratignure. Deux incidents cependant : un weasel de réserve a coulé et la grosse vedette a été retournée par une énorme lame de fond : un raz de marée provoqué par l'écroulement dans la mer du front du glacier. Mais tout s'est si bien passé que le *Force* a pu repartir vingt-quatre heures plus tôt qu'il n'était prévu. Il doit maintenant aller pêcher la morue en Islande.

10 juin, camp II. — Dix jours depuis la fin de notre débarquement. Notre camp II bour-

Dr GESSAIN, RAYMOND LATARJET, MICHEL PEREZ, PAUL-ÉMILE VICTOR ET A.-F. LIOTARD.

débarquer et de hisser notre matériel sur l'Inlandsis, le désert de glace, quatre fois grand comme la France, qui couvre le Groenland.

A 10 heures du matin le *Force* mouille devant un magnifique glacier, l'*Eqip Sermia*, près d'une côte pratiquement dénuée de neige. L'été est ici beaucoup plus avancé que nous ne l'avons trouvé 800 kilomètres plus au sud. Aussitôt Michel Perez, Raymond Latarjet, Samivel, Guillard, Lemaire et moi-même partons en reconnaissance. Pendant quarante heures nous parcourons la montagne. L'Inlandsis apparaît lisse et uniforme. Sur une telle surface les weasels rouleront à 30 kilomètres à l'heure... à condition, il est vrai, que d'ici là la fonte ne vienne pas nous opposer un dédale de crevasses.

2 juin. — Une voie « praticable » est trouvée. « Praticable », c'est-à-dire qu'il faudra construire une route d'une dizaine de kilomètres pour permettre aux convois de passer ! Cette route nous amènera au fond d'une vallée, et là nous nous trouverons en face d'une falaise presque verticale de 200 mètres de haut, derrière laquelle 600 mètres de moraine nous sépareront encore de la glace vierge. Une falaise ? Oui, mais nous avons emporté un téléférique dans nos bagages !

geonne dans le fond de la vallée, au pied de la falaise qui se dresse, redoutable, devant nous. Nous avons déjà construit 8 kilomètres de route. Demain commencent les travaux d'installation du téléférique. Pendant dix jours nous avons fait les terrassiers. En corniche, taillée dans le roc, avec ses zigzags, ses œuvres d'art, la route aujourd'hui est magnifique. Sur 8 kilomètres elle est jalonnée tous les 5 mètres de cairns peints en rouge pour permettre aux véhicules de circuler par temps de brume. Tous les kilomètres, une borne : morceau de bois avec une boîte de conserve portant un chiffre. Tout en travaillant à la route, Martin a continué ses liaisons gravimétriques ; Pluvinage, ses lectures de toutes sortes ; Cailleux, Malaurie, Boyé, Taylor ont observé des « sols polygonaux », des formations géologiques, des « régimes hydrauliques ». Nevière, Bauer, Perroud ont commencé leurs calculs ; Marret et Rouet ont installé leur radio, et nous pouvons déjà parler régulièrement, mieux qu'au téléphone, avec Paris en passant par les antennes de la Radiodiffusion nationale. Samivel et Jean-Jacques Languepin ont commencé leurs films. Il n'y a que Bouché, le météorologiste, et Michel Perez, le glaciologue, qui n'ont rien pu faire d'autre jusqu'à présent que les cantonniers.

RES FRANÇAISES

CONVOI DE TRANSPORT D'UNE CABINE-LABORATOIRE LE LONG DE LA ROUTE DE 8 KILOMETRES QUI FUT CONSTRUITE AUSSITOT APRÈS LE DÉBARQUEMENT POUR RELIER LE CAMP I ET LE CAMP II.

18 juin. — Hier Raymond Latarjet et Marret sont repartis pour la France. Le premier pour reprendre son travail de sous-directeur au laboratoire Pasteur de l'Institut du Radium ; le second pour préparer la section radio de l'expédition antarctique, avec laquelle il partira à l'automne.

20 juin. — Le premier convoi de véhicules part du camp I sous la direction de Guillard et grâce aux soins vigilants de Faivre. Il transporte 2 tonnes de matériel. Les convois se succèdent maintenant à un rythme accéléré et régulier : six heures de trajet, huit heures de maintenance, de chargement de matériel et de repos. Comme il n'y a pas en cette saison de nuit, nous ne sommes pas arrêtés par elle : les véhicules arrivent au camp II aussi bien à 10 heures du soir qu'à 2 heures du matin ou à midi.

Mais le travail nous est rendu très pénible par les moustiques. C'est par milliards qu'ils ont fait leur apparition il y a quelques jours. Ils ne s'évanouissent que lorsqu'il vente ou qu'il pleut, ce qui arrive heureusement assez souvent.

Pendant que montent les convois, le camp II s'organise, le téléférique se construit, la piste vers l'Inlandsis se trace. Mais le temps s'est gâté sérieusement et nous avons encore un problème difficile à résoudre : au delà de la « gare supérieure » du téléférique il nous faut tailler une piste qui nous permettra de traverser la moraine et d'arriver à ce qui sera le camp III sur l'Ice-Cap. Lemaire, Plisson et Geyer ont installé leur tente à un kilomètre du camp, au pied d'un couloir abrupt qu'il faut aménager, car il est le seul passage possible pour les véhicules. Pendant plus d'une semaine ils ont vécu en isolés, montant chaque matin dans la montagne avec leur chargement de barres à mines, de pioches, de pelles, d'explosifs et de détonateurs. Plusieurs fois par jour nous avons entendu les explosions. « Ils ne sont donc pas encore morts ? », a dit quelqu'un. Perez, Nevière, Perroud, Nègre, Gueneau, aidés par tous les bras disponibles, construisent le téléférique. D'abord : hisser la grande roue de fonte jusqu'au haut de la falaise. Elle pèse 150 kilos. Pour y parvenir il a fallu une journée entière, une journée d'efforts patients, parfois désespérés. Accroché au flanc de la falaise, le petit groupe d'hommes s'est rapproché du sommet. S'ils ne réussissent pas, nous serons obligés de nous arrêter...

Pendant ce temps le dernier tronçon de piste est tracé. Il traverse un lagot de sables inconsistants hérissé de rochers, un névé qui tous les jours s'amenuise sous la fonte et 600 mètres de moraine boueuse et mouvante.

TÉLÉFÉRIQUE RELIANT LE CAMP II AU HAUT DE LA FALAISE. LES PROBLÈMES MATHÉMATIQUES POSÉS PAR SA CONSTRUCTION ONT ÉTÉ RÉSOLUS A CHAMONIX PAR MONNET ET TRANSMIS AU GROENLAND PAR RADIO. — LA « BENNE » DU TÉLÉFÉRIQUE DE MONTÉE. (LA BENNE EST UN TRAINEAU DONT LES PATINS ONT ÉTÉ ENDOMMAGÉS PAR LES 8 KILOMÈTRES DE ROUTE.) — SÉRACS PRÈS DU CAMP III. — CAMP III, SUR LA CALOTTE GLACIAIRE ; DEUX DES GRANDES CABINES-LABORATOIRES ET UN DES TRAINEAUX DE REMORQUE.

10 juillet. — Il y a vingt jours que nous travaillons, sans aucun arrêt. Aujourd'hui nous savons que nous atteindrons notre but : le téléférique a monté sa première charge, et le premier weasel, empruntant le couloir, est arrivé sain et sauf sur sa calotte de glace.

Ainsi ce 10 juillet, un mois après qu'a été commencée la route, nous pouvons enfin considérer avec confiance les nombreux mois et même les années de travail et de recherches qui s'ouvrent devant nous.

La construction du téléférique a été un tour de force de Perez et de Nègre, tour de force parfaitement réussi, puisque les deux « gares » inférieure et supérieure sont même reliées par un téléphone de campagne qui permet d'exécuter les manœuvres au centimètre. Ce téléphone sert aussi à relier au poste radio la station météorologique installée par Bouché dans les séracs en bordure de la moraine.

Chaque observation, et il en est fait une toutes les quatre heures, est transmise au réseau international par la radio danoise, qui la reçoit en moins de sept minutes, et à l'O. N. M., qui la reçoit quinze à vingt minutes après que les observations ont été relevées.

14 juillet. — Tous les véhicules sont « hors de danger » sur la calotte de glace au camp III, qui commence à s'installer. Mais le reste du matériel est encore en haut du téléférique, et entre les deux il y a néanmoins 600 mètres de moraine à traverser. C'est là que nous rencontrons les plus grosses difficultés. Allons-nous perdre les deux mois qui nous restent à transporter sur notre dos jusqu'au camp III 43 tonnes de matériel ? La piste traverse le lagot, où pour faire sauter les rochers il a fallu travailler dans l'eau glacée, sous la pluie. Mais chaque jour le travail de la veille doit être recommencé, le tronçon de la moraine doit être rectifié : là où la veille il était rectiligne, il zigzague le lendemain. Nous ne pouvons nous arrêter une seconde, car entre le lagot et la moraine il y a le névé qui tous les jours fond...

Les moustiques ont fait place à la pluie, la neige, la brume, la boue, l'eau. Les tentes sont inondées ; les sacs de couchage, humides et boueux ; les vêtements, collants. Nous luttons contre le temps qui s'enfuit et qui, chaque heure, nous rapproche du jour où nous ne pourrons plus passer, où nous serons arrêtés définitivement. Pourtant le moral de tous reste bon et les recherches scientifiques sont activement poursuivies.

25 juillet, camp III. — Tout est bien qui finit bien. Le matériel est au complet au camp III. Le névé peut fondre maintenant : rien ne restera en panne de l' « autre côté ».

Aujourd'hui, premier jour de repos après quarante-six jours de travail de quatorze à seize heures chacun, sans qu'il nous ait parfois été possible de nous arrêter pendant trente-huit ou quarante heures d'affilée. Une cinquantaine de tonnes de matériel ont passé quatorze fois dans les bras de chacun, sans compter le nombre incalculable de rochers qu'il a fallu déplacer.

AU COURS DES RECHERCHES GLACIOLOGIQUES, EXPLORATION D'UNE CAVERNE SUR L'INLANDSIS.

28 juillet. — Pendant que le camp III achève de s'installer sur la glace, Perez, Samivel et moi-même sommes partis en reconnaissance vers l'intérieur. Notre intention était d'aller aussi loin que possible. Nous sommes passés sans transition de la boue et du rocher à la glace et à la neige, mais combien s'est transformée la surface depuis que nous y avons mis le pied pour la première fois, il y a un peu plus d'un mois et demi. La fonte l'a ravinée profondément, l'a cabossée, l'a crevassée.

Notre reconnaissance nous a menés jusqu'à 15 kilomètres environ vers l'est. On ne voyait plus la côte : de tous côtés c'était le désert de glace à perte de vue. Une trentaine d'heures plus tard nous sommes rentrés au camp III ; il faudra essayer demain, malgré les obstacles du terrain, de progresser avec un premier convoi.

29 juillet. — Le premier convoi est parti : deux véhicules remorquant trois traîneaux ; au total une charge d'environ 4 tonnes, matériel nécessaire à l'établissement éventuel d'un poste d'observation météorologique et de recherches géophysiques et glaciologiques. Crachin, pluie, neige fondante, aucune visibilité. Les traîneaux dérapaient sur la glace, se renversaient. Il a fallu les efforts de tous pour les redresser. Après neuf heures nous avons parcouru 2.000 mètres... Dans ce pays, si l'on ne veut pas courir à un

AU PIED DU NÉVÉ EN BORDURE DE LA CALOTTE GLACIAIRE GROENLANDAISE.

ON PROCÈDE AU STOCKAGE DU MATÉRIEL EN VUE DE SON HIVERNAGE.

EN BORDURE DE LA MORAINE : DÉPOT DU MATÉRIEL POUR L'EXPÉDITION DE 1949.

échec que l'obstination têtue rendrait inévitable, il faut savoir céder aux éléments, dont les caprices sont imprévisibles.

Nous avons décidé alors d'installer là un camp III *bis*, où les scientifiques pourront travailler à leur aise et qui sera le point de départ de reconnaissances légères.

31 juillet. — Hier la première reconnaissance légère est partie. Elle était composée de deux weasels et d'un traîneau transportant le matériel de la station. Cette caravane s'est arrêtée à la limite de la zone reconnue ; en face d'elle se trouvait une cuvette d'environ 15 kilomètres sur 15, entrecoupée de crevasses et d'un enchevêtrement de cours d'eau tortueux, larges d'une cinquantaine de mètres, qui roulent au fond de cañons profonds parfois de 10 à 15 mètres, c'est-à-dire infranchissables.

7 août. — Après sept jours de reconnaissance et de tentatives, il a été décidé, devant les difficultés rencontrées, de ne pas pousser plus loin l'avance de l'ensemble de l'expédition. Le passage difficile aurait pu être franchi, mais présentait de tels obstacles que cette opération nous ferait perdre plusieurs semaines et risquerait d'endommager sérieusement le matériel. Il est donc préférable de consacrer tout le temps qui nous reste à poursuivre les recherches scientifiques et à jalonner une nouvelle piste qui, évitant crevasses et obstacles, pourra servir à l'expédition de 1949. Plisson et moi embarquons dans quelques heures sur l'aviso *l'Aventure* pour rentrer en France aider nos « compagnons du pôle Sud » à préparer leur expédition.

7 septembre. — Depuis un mois la vie au camp a été sans histoire, ni accidents, ni incidents. Les travaux scientifiques ont continué. On a stocké le matériel qui passera l'hiver ici et que nous retrouverons en 1949. Tout a été démonté, graissé et empaqueté soigneusement. En même temps, on a transporté du camp III au camp côtier le matériel scientifique et les mille accessoires de la vie quotidienne. Cela représentait malgré tout 2 tonnes et demie à descendre à dos d'homme !

Le camp III a été abandonné aujourd'hui.

22 septembre. — Le *Brandal*, navire norvégien qui doit nous ramener en France, est arrivé aujourd'hui. En quatre heures les 4 tonnes de matériel ont été embarquées. Adieu au Groenland jusqu'à l'année prochaine !

13 octobre, 14 heures. — Le *Brandal* vient d'entrer dans le port de Rouen. Sur le quai, la municipalité et le consul du Danemark attendent, ainsi que les cinéastes, les photographes et une foule de curieux qu'un cordon de police maintient à distance respectueuse. Tout à l'heure, alors que le *Brandal* descendait la Seine, un petit bateau a amené à bord ces mêmes parents et ces mêmes amis quittés cent soixante-deux jours plus tôt. Les questions fusent. Chacun s'était préparé à y répondre pendant la traversée de retour. Il est vrai qu'il a été surtout question de la campagne prochaine et aussi de nos compagnons du pôle Sud qui doivent partir dans l'Antarctique, vers cette Terre Adélie où aucun Français n'a jamais posé le pied depuis que Dumont d'Urville la découvrit en 1840.

LE DÉPOT DE JERRICANS A ÉTÉ SOIGNEUSEMENT RANGÉ. QUINZE JOURS PLUS TARD, A CAUSE DE LA FONTE DES GLACES, SA SYMÉTRIE A ÉTÉ ENTIÈREMENT BOULEVERSÉE.

EXPÉDITIONS POLAIRES FRANÇAISES
MISSIONS PAUL-ÉMILE VICTOR
Photos : J.-J. LANGUEPIN

Le Port de La Rochelle.

Un des célèbres paysages d'Othon Friesz.

OTHON FRIESZ

UN GRAND PEINTRE VIENT DE DISPARAITRE

Né au Havre en 1879 d'une famille de marins et d'armateurs, Othon Friesz vient de mourir brusquement à l'âge de soixante-dix ans. Sa peinture se ressentit fortement de son origine : dès sa prime jeunesse il s'éprit de la mer, de la vie des ports, des voilures et des mâtures de navires en partance pour quelque lointaine contrée.

Charles Lhuillier, son professeur à l'académie provinciale du Havre, lui enseigna le goût du dessin et des compositions harmonieusement établies. Son tempérament le poussait plus volontiers, malgré sa formation classique, vers Véronèse, Rubens ou Delacroix, et son exaltation baroque l'amena à réagir contre l'art d'un Claude Monet, auquel il préférait le lyrisme constructif à tendance classique d'un Cézanne. C'est pour ces raisons qu'il devint vers 1905 un des champions des « Fauves » non par communauté exclusive d'esprit, mais plutôt par une volonté âpre et systématique d'anticulture et par une fureur destructrice. Cependant Friesz, tout en cherchant une voie nouvelle, ne reniait pas totalement la tradition ; une certaine nostalgie classique le rapprocha de Derain, et tous deux firent le lien avec l'art du passé. Progressivement Othon Friesz se dégagea du groupe des « Fauves » pour faire figure d'isolé.

Dès 1904, à Cassis, il recherchait la couleur pure ; peu après, en 1907, lors de son séjour à La Ciotat, où il retrouva Braque, son goût de l'arabesque apparut, se développa, grandit pour devenir l'élément primordial de son art.

Le musée de Moscou possède une *Cathédrale de Rouen,* datée de 1908, montrant le souci constructif de l'artiste, qui s'affirma dans cette peinture magistralement équilibrée.

Il chercha alors à ordonner ses paysages par masses simplifiées, abstraction faite de la couleur, et se plut à traduire des grandes compositions avec figures dans un paysage. Voyageant à Munich en compagnie de son ami et compatriote Raoul Dufy, il peint de nombreux paysages de neige, toujours solidement charpentés, puis va en 1916 au Portugal, où la nature exotique dans toute son exaltation ne fait qu'accentuer sa sensualité.

Othon Friesz dans son atelier.

Mobilisé à la guerre de 1914, il profita d'une convalescence pour peindre un grand panneau évoquant *les Horreurs de la guerre,* à l'instar de la série d'estampes que Goya consacra à ce thème. En 1921 le *Portrait de Paquereau* lui vaut le prix de la fondation Carnegie, à Pittsburg.

Friesz exécuta de grandes compositions décoratives pour M. de Flers (*la Volière,* 1919) et pour une villa du Havre appartenant à M. Pedron (1921). Il avait participé aux travaux de décoration de faïences du potier Méthey, et reçut la commande d'une grande tapisserie pour le palais de la Société des Nations à Genève.

A partir de 1922 il s'était installé à Toulon, où il brossa des paysages méditerranéens fastueux et véhéments, puis fréquenta les ports et plages de Normandie. Parallèlement il composait des groupes de baigneuses d'une cadence toute romantique, ses tonalités de beige, de brun, de rose et de vert étant toujours harmonieusement nuancées. Jusqu'à sa mort il a poursuivi ses recherches originales d'arabesques, de construction, et sa peinture reste sensuelle, mais non dénuée d'une certaine poésie toute baroque.

C'est un de nos grands peintres français qui vient de disparaître.

LES PIROGUES KOTOKO, A L'ARRIÈRE FORTEMENT RELEVÉ, VONT ÊTRE ARMÉES POUR LA PÊCHE.

PÊCHEURS DU LOGONE ET DU BAS CHARI

PAR JEAN-PAUL LEBEUF

Au cours de leur dernière expédition scientifique africaine (1947-1948), dont France-Illustration *a donné une première relation dans son numéro du 8 janvier, Jean-Paul Lebeuf et sa femme, Annie Masson-Detourbet, ont séjourné de longs mois chez les pêcheurs du Logone et du bas Chari, où ils ont repris la vaste enquête d'ensemble commencée dans la région tchadienne entre 1936 et 1939. Jean-Paul Lebeuf nous donne aujourd'hui les premiers résultats des recherches de la mission.*

MIDI. Rien ne bougeait. Il faisait une chaleur lourde, comme à couper au couteau. Sous le ciel blanc le fleuve semblait immobile, brillant comme un miroir. Seule la tête intriguée d'un hippopotame sortant de l'eau animait parfois le paysage, qui, dès qu'elle avait disparu, reprenait son immobilité.

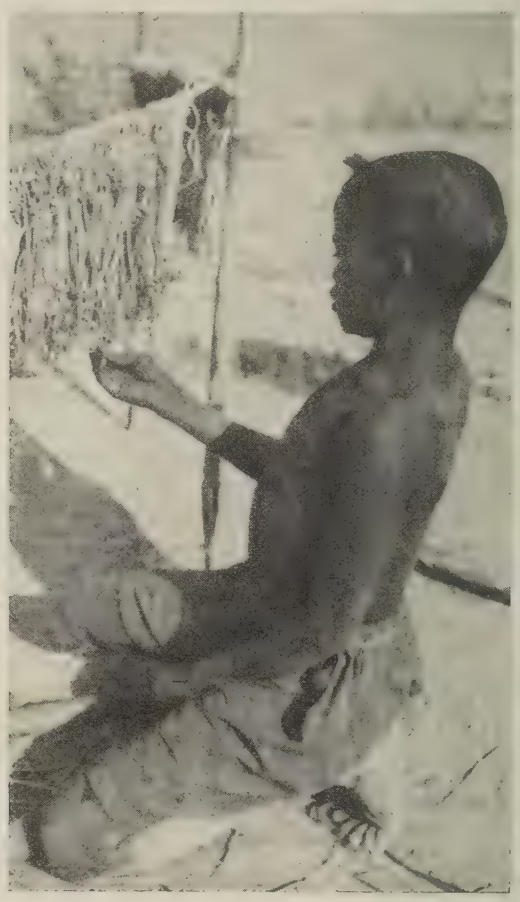
Dans cette chaleur de four la marche était lente, au rythme amolli des pagayeurs. La rive n'était qu'une étroite bande plate et grise, bordée d'une ligne de sable peuplée d'oiseaux que notre passage ne troublait pas plus qu'il ne faisait bouger les lourds crocodiles endormis. Nous croisions de temps en temps une embarcation montée par des Kotoko partant pour une expédition de pêche ; ils nous saluaient de longs cris qui découvraient des dents blanches et plissaient les paupières à demi fermées déjà par l'éblouissement environnant.

Brusquement la nuit était tombée ; seul le bruit des pagaies coupant l'eau troublait le silence. Allongée sur le bord du fleuve, la ville nous attendait au clair de lune. Avec son mur intact que surmontait une tour, elle avait un aspect majestueux qu'augmentait l'éclat de la nuit. Nous abordâmes sans bruit sur une langue de sable que l'eau battait à petits coups brefs. Goulfeil, la capitale du pays kotoko, dormait. Franchie la porte béante qui perçait l'enceinte, le silence paraît plus grand encore, enclos dans l'immense muraille.

Les Kotoko apparaissent pour la première fois chez les chroniqueurs arabes du XV[e] siècle. Ils sont un peuple composite formé principalement par l'alliance de Massa originaires du moyen Logone et d'un ensemble de populations venues du nord et de l'est, les Sao, aujourd'hui disparus, qui ont laissé dans la région de nombreuses traces de leurs établissements. Avant d'occuper leur habitat actuel ils vécurent pendant un temps indéterminé à l'est du lac Tchad, dans les environs du lac Fitri et de Moïto ; de nos jours ils sont établis dans la partie méridionale de la plaine tchadienne, le long des fleuves Logone et Chari et des rivières secondaires.

A une époque qui peut correspondre à ce que Barth appelle l'apogée de la puissance kotoko, entre le XIV[e] et le XVI[e] siècle, chaque ville avait son gouvernement propre, et Makari, Afadé, Goulfeil, entre autres, étaient des cités suzeraines. Depuis cette date la répartition du pouvoir s'est fréquemment modifiée, à la suite de luttes intestines qui permirent à certaines villes de prendre tour à tour le commandement sur plusieurs autres. Tout en ramenant la paix dans la région ravagée par les bandes de Rabah, l'installation de l'administration européenne au début du XX[e] siècle ébranla l'organisation traditionnelle. Le pays kotoko fut coupé en deux par la nouvelle frontière « naturelle » constituée par le système Chari-Logone et par l'élévation de Goulfeil au rang de capitale des Kotoko de l'Ouest ; au nombre de trente-cinq mille environ, ils sont répartis entre les territoires du Cameroun et de l'Afrique équatoriale française (territoire du Tchad), à l'intérieur desquels l'ancienne organisation politique subsiste en partie.

Ils ne tiennent que peu de compte de la nouvelle frontière, et bien qu'ils émigrent volontiers au gré de leurs intérêts ils restent attachés à leurs villes par de solides liens religieux. L'emplacement en fut indiqué aux premiers arrivants par la présence d'un animal, lézard ou serpent, propriétaire mythique du lieu ; l'établissement fixé, des rapports étroits se sont établis entre le fondateur et le sol par l'intermédiaire de cet animal, qui traça le plan de la ville et donna aux hommes les premières graines comestibles. Les actuels habitants lui rendent encore un culte, et les rites de l'ancienne religion sont observés rigoureusement par les Kotoko chaque fois que le veut la coutume et également, depuis leur conversion, au cours des principales fêtes musulmanes.



LES BARQUES RENTRÉES, LES LIGNES SÈCHENT.

LES JEUNES KOTOKO VIVENT AU BORD DE L'EAU.

Les occasions les plus remarquables sont certainement les cérémonies qui accompagnent la nomination des nouveaux souverains. A Goulfeil elles revêtent un éclat particulier, et, il y a un an à peine, lorsque le jeune Mé Ali se trouva élevé au trône de Goulfeil, il fut en présence du représentant de l'administration française solennellement présenté aux lézards protecteurs et conduit sur le bord du fleuve, où il fit l'offrande du mouton noir traditionnel aux génies qui sont censés vivre dans les profondeurs de l'eau.

Il en est ainsi dans tout le pays kotoko. Aucune décision importante n'est prise dans une ville, aucune solennité ne s'accomplit sans que l'animal ait été honoré par des offrandes. Cette forme de religion totémique est tout à fait particulière : le théâtre de la révélation n'est pas la brousse comme toujours en Afrique noire, mais le lieu même où vivent les humains, seul cas connu d'un totémisme municipal, si j'ose dire.

Les Kotoko sont avant tout des citadins. Construites à de rares exceptions près le long de l'eau courante, leurs villes occupent presque toujours une butte dont le point culminant domine de quelque dix mètres la plaine environnante ; l'enceinte enserre les constructions et les champs intérieurs dans des sinuosités qui se déroulent parfois sur plusieurs kilomètres. A l'exception de Goulfeil, où les habitations emplissent l'enceinte, les villes se dépeuplent et les demeures sont rassemblées sur le sommet de la butte au milieu de terres en friche où paissent quelques chèvres.

L'architecture composite des villes s'explique par les éléments divers qui ont constitué la population kotoko : maisons rondes couronnées de toits pointus en paille, méthode habituelle de construction employée par les peuples de la savane africaine, vastes demeures rectangulaires couvertes en terrasse qui, avec les hautes murailles d'enceinte, sont d'origine arabe.

De tout temps les Kotoko ont eu la réputation d'être d'excellents artisans. Comme il en est dans toute l'étendue de l'Afrique noire, les métiers sont répartis entre les hommes et les femmes. Ces dernières sont potières, les hommes sont pêcheurs, tisserands, teinturiers.

Bien que les femmes tiennent la technique de la céramique de leurs ancêtres sao, qui furent de remarquables potières, elles sont incapables de modeler des jarres comparables aux immenses urnes qui, il y a plusieurs siècles, servaient à ensevelir les morts ; elles ont perdu les procédés de décoration utilisés autrefois, et les vases qu'elles façonnent sont loin d'être aussi harmonieux que ceux que les fouilles ont révélés.

Le tissage est le fait des hommes. Chaque quartier possède une batterie de métiers plantés à l'ombre d'un grand arbre, à proximité du mur ; pendant la saison sèche, où les soins des champs ne les occupent pas, ils tissent des bandes d'étoffe larges d'à peine 10 centimètres qui, cousues les unes à côté des autres, permettront de confectionner les pagnes et les tuniques.

Alors que la plupart des Kotoko sont tisserands, les teinturiers forment une véritable corporation ayant dans chaque ville son maître, ses compagnons et ses apprentis. Après avoir cherché longtemps une plante permettant de donner une couleur foncée aux vêtements blancs rapidement salis, ils apprirent, peut-être des Baguirmiens voisins, les propriétés de l'indigo, dont ils se servent exclusivement ; perfectionnant sans cesse leur technique malgré le fruste outillage dont ils disposent, ils sont devenus des maîtres incontestés dans l'art de la teinture, et les étoffes, qu'ils savent rendre « brillantes comme une flamme » malgré leur teinte sombre, sont vivement appréciées.

Mais leur principale occupation est la pêche, où ils excellent. La plupart des villes possèdent un port rudimentaire constitué de larges brèches dans la rive du fleuve ou par une succession de langues de sable qui forment entre elles de minuscules baies, commodes pour l'accostage.

Ils utilisent une profusion d'instruments simples, palangres, cordes munies d'une batterie d'hameçons employés sans boëtte, longs filets rectangulaires. Mais ces différents procédés ne nécessitant ni matériel volumineux ni personnel nombreux ne constituent pour eux qu'un pis-aller. Tout au contraire la grande pêche est une vaste entreprise collective pour la bonne marche de laquelle il faut faire appel à des hommes nombreux. L'essentiel de l'outillage alors utilisé est une flottille de vastes embarcations faites d'épaisses planches cousues les unes aux autres par des liens de paille ; l'arrière effilé en est largement relevé tandis que l'avant, qui va en s'évasant, ne dépasse l'eau que de quelques centimètres. Sur cette proue est fixé l'énorme mécanisme qui supporte le filet : deux perches de 12 à 14 mètres de long forment une fourche très ouverte où le filet est fixé, telle une poche ; à leur base les perches sont attachées à un levier qui repose au fond de la pirogue. Pendant la

LE PRÊTRE DU LÉZARD, ANIMAL SACRÉ, A HOLOM.

SUR LES PITTORESQUES MARCHÉS DU CHARI, LES FEMMES VENDENT LES ARACHIDES ET LE MIL.

MARCHÉ AUX LÉGUMES ET POISSONS SECS.

QUELQUES PERSONNALITÉS D'IMPORTANCE.

marche le levier, maintenu par des cordes nouées au bordage, permet de conserver dressés les deux perches et leur filet.

Au lever de la lune les pirogues quittent la rive, montées chacune par six ou sept hommes ; deux sont chargés de la manœuvre du filet, les autres font avancer l'embarcation à l'aide de perches. Des barques légères suivent, montées par les fils des pêcheurs. La flottille se dirige silencieusement vers le lieu de pêche, qui est choisi généralement à une petite distance de l'agglomération. Egalement écartées les unes des autres, les pirogues à filet se disposent alors en ligne oblique par rapport aux rives, de façon à occuper toute la largeur du fleuve ; les bateliers les maintiennent en place, et les manœuvres, relâchant les cordes de soutien, baissent lentement les filets qui, doucement, entrent dans l'eau. Pendant ce temps les barques des enfants se glissent dans les intervalles restés libres, et, brusquement, éclate un bruit assourdissant : accroupis au fond de leurs frêles esquifs, les mousses en frappent le bordage à l'aide d'un bâton, trois coups rapprochés, un silence, trois coups rapprochés, un silence, etc., le bruit cesse, les filets sont relevés et la prise tombe dans la poche, d'où les pêcheurs la font glisser dans l'embarcation. L'opération recommence une fois les pirogues replacées en ligne.

Au retour les poissons sont mis dans les corbeilles par les hommes, qui les remettent à leurs

CHACUNE DES VILLES KOTOKO, CONSTRUITE LE LONG DU FLEUVE, POSSÈDE UN PORT RUDIMENTAIRE.

DE PETITES PLACES OMBREUSES OU S'ABRITENT DES ARTISANS COUPENT LA MONOTONIE DES RUES.

épouses ; ces dernières les vident, fendent les poissons et les disposent sur toutes les surfaces planes du village. Ils restent ainsi exposés au soleil pendant plusieurs heures ; ils sont consommés, de préférence, quand ils commencent à répandre une odeur violente, les Kotoko les jugeant alors plus aptes, par leur saveur prononcée, à dissimuler l'odeur fade de la bouillie de mil qui constitue la base de leur alimentation.

Avant l'arrivée des Européens, poterie, teinture et pêche étaient des activités citadines, familiales même. La facilité et la sécurité avec lesquelles on circule et la création d'une ville comme Fort-Lamy, qui compte près de 30.000 habitants, ont donné un essor vigoureux à l'activité des Kotoko, qui de nos jours a pour théâtre toute l'étendue de leur pays et au delà.

Ils ont pris conscience, tout récemment, du monde actuel et du rôle qu'ils peuvent jouer dans l'économie du pays. Bien que l'atmosphère de leurs villes ne se soit apparemment modifiée en rien, que l'on y éprouve toujours une impression de doux moyen âge, il n'y a pas de doute que leur activité soit plus grande. Doués pour le commerce et industrieux, ils ont commencé à prendre part à l'activité générale qui, depuis la guerre principalement, a secoué toute la contrée.

Le jardinage a pris chez eux un développement important ; ils ont établi depuis peu de vastes terrains potagers qu'ils irriguent avec l'eau des puits creusés à proximité ou à l'aide de canalisations alimentées par des norias rudimentaires ; ils fournissent en légumes frais les Européens de Fort-Lamy et en poisson fumé les autochtones.

Les teinturiers kotoko, réputés comme étant les meilleurs, ont une fidèle et importante clientèle dans la classe aisée des villes et chez les nomades, qui leur confient les grandes toges taillées dans les étoffes d'importation américaine ou européenne permettant de confectionner des vêtements plus amples, signe évident de richesse.

Le numéraire qui circule largement, l'activité générale et la proximité de la Nigéria ont augmenté le chiffre des échanges ; de nombreux Kotoko ont ouvert des boutiques à Fort-Lamy, où les affaires par eux traitées représentent maintenant une partie importante du commerce local. Certaines villes, comme Gawi et Mani, sont devenues des marchés importants où Peuls, Arabes et Kanouri viennent en nombre se fournir en marmites et en récipients de toute sorte qui composent la majeure partie des étalages.

Hors des saisons de pêche ils effectuent sur le Chari et le Logone le transport des produits ; leurs pirogues servent à amener à Fort-Lamy les légumes, oignons et tomates, principalement, de leurs jardins, le natron, qu'ils vont chercher aux alentours du lac et qui est indispensable aux immenses troupeaux des Arabes et des Peuls.

Depuis plusieurs années des fissures importantes se sont produites dans l'organisation traditionnelle. Des cités plusieurs fois centenaires se dépeuplent, d'autres ne sont plus que des ruines. Le commerce attire de nombreux Kotoko à Fort-Lamy, grand centre d'attraction situé à l'un des plus importants carrefours d'Afrique, de même que dans les villes échelonnées sur la route du pèlerinage de La Mecque jusqu'à Abéché, gros marché voisin du Soudan anglo-égyptien, où s'effectuent les échanges entre les populations tchadiennes et les négociants venus du Nil et de la mer Rouge. Ils construisent des villages à proximité de terres cultivables plus riches que le sol épuisé de leurs villes, élèvent des troupeaux de bovidés à l'instar des Arabes, dont ils ont tendance à adopter les usages et la langue.

Le relâchement de l'autorité traditionnelle est une des causes de l'abandon de certaines villes : les Kotoko ont du commandement une notion si profonde, de la hiérarchie un sens si évident que l'absence d'un chef digne de ce nom peut les amener à quitter définitivement leur ville pour se placer sous l'autorité d'un sultan de leur choix, plus digne, à leur avis, de régner.

Fait plus important, certains Kotoko vendent aux Arabes voisins les terres qu'ils ne cultivent pas, et c'est là un événement capital quand on sait qu'en qualité de descendants des premiers occupants ils se considèrent comme les maîtres exclusifs de tout le sol de leur pays ; et il apparaît qu'il s'agit bien de vente au sens français du terme, fait « impensable » pour un Kotoko il y a peu d'années encore.

Parallèlement à cette désagrégation — encore partielle — de la société ancestrale, la religion musulmane fait des progrès non négligeables ; non pas qu'il y ait des conversions, les Kotoko étant tous musulmans, mais dans la ferveur, et il est incontestable que les rites de l'islam sont observés avec davantage de rigueur aujourd'hui qu'il y a dix ans.

Que cette évolution gêne les esprits chagrins ou ceux qui s'intéressent aux anciennes civilisations, peu importe, en somme ; il convient désormais d'observer non des sociétés arrêtées à un stade idéal de leur évolution, mais bien dans leurs transformations, leurs soubresauts et même dans leur éclatement, puisque rien de nouveau ne peut être sans douleur.

(Photographies Keystone.)

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Chateaubriand et la question d'argent

L'année 1948 a été celle d'un double centenaire : celui de la mort de Chateaubriand et celui de la publication des *Mémoires d'outre-tombe*. Ce fut l'occasion de commémorations, de cérémonies, de discours — et aussi de plus d'un ouvrage. On a eu plaisir à saluer notamment l'édition magnifique des *Mémoires d'outre-tombe* dite édition du centenaire (Flammarion). Elle est due à l'un des meilleurs connaisseurs de Chateaubriand à notre époque, M. Maurice Levaillant, professeur à la Sorbonne. Le même auteur vient d'ajouter à ce bel hommage un petit volume biographique qu'il intitule *Splendeurs, Misères et Chimères de M. de Chateaubriand* et qui précise ou révèle quelques aspects du grand homme.

Ce livre, nous dit M. Levaillant, est établi d'après des documents inédits. Voici lesquels :

On sait que Chateaubriand a été en proie toute sa vie aux difficultés d'argent. Il est l'homme, nous dit son biographe, qui « a éprouvé les extrêmes de l'opulence et du dénuement ». A Londres, en 1793, il a vécu cinq jours dans un grenier avec les miettes d'un pain de deux sous, mâchant de l'herbe et du papier ; dans ce même Londres, en 1822, comme ambassadeur de France il a jeté l'or à poignées. Et pour finir il est mort dans un lit de fer après avoir hypothéqué ses *Mémoires,* qui étaient à la fois son œuvre suprême et sa dernière ressource. « Les finances de Chateaubriand, a dit Sainte-Beuve, seraient un chapitre à écrire de son histoire. »

C'est ce chapitre qui est abordé par M. Maurice Levaillant à l'aide de la correspondance inédite de Chateaubriand et de sa femme avec un personnage demeuré assez obscur jusqu'à présent, mais qui n'est pas sans une certaine importance. Il s'agit d'un serviteur de Chateaubriand qui joua auprès de lui le rôle d'homme de confiance, de fondé de pouvoir et, pour tout dire, de trésorier. C'est lui qui tenait la caisse du grand homme et qui a assumé pendant quinze ans, de 1814 à 1829, cette tâche ingrate. Il s'appelait M. Le Moine, et il avait été secrétaire de Pauline de Beaumont. Devenu « ministre des finances » du vicomte, il fut, nous dit M. Levaillant, l'administrateur admirable et dévoué d'une impécuniosité fastueuse qu'il empêcha de tourner à la catastrophe.

Mais, dira-t-on, la correspondance avec un homme d'affaires ne doit peindre que des aspects biographiques tout matériels. Qu'on se détrompe. Homme de confiance, M. Le Moine ne l'était pas seulement quant aux deniers. Chateaubriand le chargeait parfois de missions délicates. M. Le Moine savait passer des fonctions de trésorier à celles d'officier de liaison. Et vous entendez bien que le mot liaison prend tout son sens quand il s'agit, par exemple, de porter un billet à Juliette Récamier. Comment la vie amoureuse de Chateaubriand se trouve ainsi éclairée par les faits et gestes du bon M. Le Moine, je laisse M. Levaillant nous l'expliquer lui-même. « On entreverra ici les plus fameuses des douces et ardentes femmes qui fleurirent sa vie de splendeur et de désolation : Pauline de Beaumont, car M. Le Moine l'avait d'abord servie jusque dans sa mort, et c'est à cause d'elle que Chateaubriand le connut ; Mme de Duras, car cette *sœur* adorante et raisonnable, qui ne lui fut jamais qu'une sœur, pansa, comme M. Le Moine, les plaies secrètes de l'écrivain et du politique ; Mme Récamier, car c'est M. Le Moine qui lui portait à l'Abbaye-aux-Bois les *petites lettres* pour lesquelles on redoutait les hasards de la *petite poste* ; Mme de Castellane, enfin, la blanche et brûlante *Delia,* dont la passion le disputait, ministre, à la passion de conquérir l'Espagne... »

On le voit, la petite histoire de Chateaubriand est richement illustrée par ses relations avec son secrétaire-trésorier. Mais là n'est peut-être pas le plus grand intérêt qu'il y ait à évoquer les affaires d'argent du grand écrivain. C'est un trait marquant de son caractère qu'il ait été ce fastueux panier percé. Sa vie en a reçu bien des ennuis. Mais sa grandeur est loin d'en souffrir. M. Maurice Levaillant fait là-dessus quelques remarques qui me paraissent à retenir.

« Le dédain, écrit-il, que Chateaubriand exprime à l'argent rappelle à s'y méprendre celui d'un gentilhomme du XVIIIe siècle inépuisablement renté. L'argent, cela compte peut-être ; mais est-ce que cela se compte ?.. Chateaubriand s'est peint, dans la détresse comme dans le luxe, plein à la fois de superbe et de magnificence ; mieux que stoïcien, gentilhomme. Il s'est servi, quand et comme il l'a pu, du *vil instrument* ; il n'a point supporté de s'y asservir. »

Assurément cela n'est pas ce qu'on appelle une économie de père de famille, et c'est aussi contraire à la sagesse de Guizot qu'à la morale d'Emile Augier. Mais je songe précisément à la superbe opposition qui s'élève entre Chateaubriand, dressé au seuil de son siècle dans une solitude magnifique, et tout ce que ce siècle va produire après lui. Il est le dernier grand seigneur avant que s'ouvre l'ère des vertus bourgeoises. Et je songe aussi à ce qu'un autre grand Français dira un jour, quand cette ère aura passé, de l'action ruineuse de l'argent quand celui-ci s'attaque au règne de l'honneur : *l'Argent* est le titre même du livre ardent par lequel Péguy a porté le fer rouge sur ce stigmate. Si bien que du vicomte de Chateaubriand au paysan Péguy je vois comme une grande courbe tracée au ciel de l'honneur, par-dessus le siècle qui a été, Dieu merci, celui de beaucoup de grands hommes, mais aussi un peu trop celui qui a suivi la maxime : « Enrichissez-vous. »

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Danse de mort

Au Studio des Champs-Elysées, la reprise de la *Danse de mort* en l'honneur du centième anniversaire de la naissance d'August Strindberg appelle quelques réflexions sur l'art de la mise en scène. Celle-ci est due à Jean Vilar, qui a déjà donné de nombreuses preuves de sa finesse et de son intelligence de la chose théâtrale. Elle diffère assez sensiblement de celle de Lugné-Poe, avant la guerre, au théâtre de l'Œuvre. Lugné n'avait pas négligé certains détails extérieurs, par exemple le pinceau lumineux d'un phare qui, à intervalles réguliers, illuminait la sombre demeure où le capitaine Edgard et sa femme Alice échangeaient leurs répliques empoisonnées. Jean Vilar, lui, s'est attaché surtout à exprimer la pensée du dramaturge par un jeu tout intérieur, d'une progression constante, et qui vise à mettre en relief toutes les nuances du texte. Il a réussi à camper un personnage bien accordé à son physique particulier, un être confit en aigreur et en hargne, bourreau de sa femme et de lui-même, et qui ne semble pouvoir trouver son accomplissement que dans le heurt avec une nature opposée à la sienne, dans l'imprécation, la haine du genre humain et un désespoir sans remède.

Sa création est fort belle, et il convient de placer sur le même plan les interprétations d'Hélène Gerber, dans le rôle d'Alice, et de Louis Arbessier, dans celui de Kurt. La façon dont Hélène Gerber a marqué l'évolution du caractère d'Alice, de la révolte sourde et morne du premier acte jusqu'au conflit du troisième, alors que son mari semble devoir mourir, est d'une actrice aux moyens étendus et au jeu très complet. Louis Arbessier, dont certaines mimiques font parfois penser à Raymond Rouleau, s'est élevé à la hauteur de ses partenaires par sa conviction et sa concentration.

Le décor d'André Ginboux, par son austérité revêche, répond fidèlement aux intentions de l'auteur.

La pièce même, bien que sa composition remonte à la fin du siècle dernier, n'a rien perdu de sa virulence, de sa force, de cette fureur passionnelle et de cette démence contrôlée qui en firent un des grands moments du théâtre. La seule objection à lui faire se situerait au quatrième acte. Il pourrait sembler à première vue que le capitaine Edgard prend avec une légèreté peu en rapport avec son caractère la trahison avouée de sa femme et qu'il lui pardonne un peu vite. Mais n'oublions pas que ce terrible homme est aux portes de la mort, et, en dépit de ses protestations d'amendement, sommes-nous bien sûrs qu'il tiendra parole au cas qu'une improbable guérison lui vienne ? Il est fait pour le tourment de sa femme, comme celle-ci est faite pour le sien. La vie de ces ratés du bonheur ne se conçoit pas sans la quotidienne blessure que l'un attend de l'autre. L'atmosphère de leur vie commune est telle qu'ils font le vide autour d'eux. Kurt même, leur cousin et ami, le dernier qui leur reste, et alors qu'Alice lui a donné tous les gages, fuit, épouvanté par l'odeur de soufre qui flotte autour de ce couple dantesque.

Personne avant Strindberg n'avait fouillé aussi profondément dans le cœur misérable des êtres mal appariés et qui, toute leur vie, traînent leur boulet sans oser s'en affranchir. L'instant culminant de la pièce, celui où le capitaine Edgard, sabre en main, danse son pas funèbre sous l'œil terrifié de Kurt, a été rendu par Jean Vilar avec une rare puissance tragique. Le dialogue dense, hautement « signifiant », tourne autour des consciences, les révèle ou les viole, sans une fausse note. C'est le type même du dialogue tout ensemble dépouillé et foisonnant.

C'est aussi le sommet de Strindberg, et la *Danse de mort* devient tout doucement classique. Inclinons-nous, car elle le mérite, et les jeunes dramaturges ont encore beaucoup à y apprendre.

Jean Vilar, Louis Arbessier et H. Gerber dans la « Danse de mort ».

CIRQUE ET VARIÉTÉS

ACROBATES ET BURLESQUES

par MARCEL HAURIAC

TRANSPORTER la Compagnie Grenier et Hussenot dans la piste ? C'était chercher, en quelque sorte, à résoudre la quadrature du cercle enchanté. L'intelligence, l'intellectualisme de ces comédiens excellents ont figé sous les projecteurs du Cirque Medrano sans que les efforts de l'auguste Mimile — adjoint à la troupe pour la circonstance, mais non point agrégé — pussent réchauffer l'entrée selon le style des vrais saltimbanques.

Par contre le climat brûlant des réussites exalte les débuts de Josette, une funambule adolescente qui triomphe en se jouant du grand écart sur le fil. Josette, il est vrai, descend d'équilibristes fameux. « Don Carioca », le maître qui lui montra les principes et qui paraît avec elle, c'est Maïss, aujourd'hui l'un de nos meilleurs clowns, autrefois neurobate étourdissant et qui s'en souvient, le temps de conférer le parrainage à sa toute gracieuse disciple.

FUNAMBULE PAR TRADITION DE FAMILLE, JOSETTE DÉBUTE AVEC BRIO.

DEUX CORPS DÉPLOYÉS EN PRESTIGIEUSE ARABESQUE : LES CANOVA.

Les Canova, deux mains à mains de plastique harmonieuse, distingués de port, accomplissent l'arraché du voltigeur en drapeau, parmi d'autres exercices d'impressionnant mérite. Ils nous reportent à la haute époque où les Athena perfectionnèrent la spécialité jusqu'à ses limites.

Les joyeux Fratellini reprennent leur corrida grotesque. Le souvenir ne s'en effacera point de sitôt. Yves de La Cour mène dextrement son pur sang Rheingold à la longe après avoir conduit la cavalerie de la Rose d'Argent, dont les évolutions en tandem dessinent sur le tapis-brosse d'attrayantes figures. S'il est vrai que le nouveau programme du Cirque Medrano présente quelque disparate, on reconnaît bien volontiers qu'une atmosphère de loyauté, d'élégante bonhomie s'inscrit en compensation de ce défaut.

UN DÉPART DU PUISSANT AVANT FRANÇAIS MOGA, QUI SE DISTINGUA MAINTES FOIS A LA TOUCHE.

AU STADE DE COLOMBES

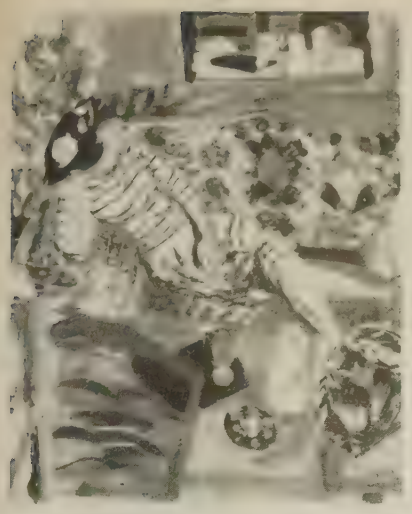
FRANCE-ECOSSE

LA grande saison internationale de rugby vient de s'ouvrir et, le 15 janvier, les deux premiers matches du tournoi des Cinq Nations se sont disputés. L'un a vu, à Cardiff, la victoire du Pays de Galles sur l'Angleterre par 9 points à 3, et l'équipe plutôt « âgée » des tenants du « poireau » domina très nettement et dans toutes les lignes les hommes de la « Rose ».

C'est l'inverse qui se produisit à Colombes, où le team rajeuni de l'Ecosse prit le meilleur sur les vétérans de l'équipe de France avec un score final de 8 points (deux essais, un but) à 0. On pourra dire, et c'est évidemment exact, que la pluie, le terrain lourd et le ballon glissant gênèrent bien moins les Ecossais que nos joueurs. Il n'en est pas moins vrai que la victoire de nos adversaires fut amplement méritée. Car si nos avants firent, à leur habitude, une partie courageuse et tinrent la dragée haute à leurs opposants, nos lignes arrière, malgré l'excuse du départ de Bergougnan, blessé après dix minutes de jeu, furent décevantes à l'extrême. Leur lenteur et leurs maladresses firent échouer maintes offensives et, paradoxalement, ce fut notre dernier défenseur, l'arrière Baudry, qui, sélectionné pour la première fois à trente-quatre ans, se révéla notre moins médiocre attaquant.

Le 29 janvier, le quinze de France, à peine modifié, ira affronter à Dublin les Irlandais, vainqueurs du tournoi l'an dernier. La leçon de France-Ecosse aura-t-elle servi ?

PETITES CHRONIQUES



R. Legueult. « Jeune Fille. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie André Weil présente un ensemble de peintures de Roland Oudot, de Brianchon, de Planson, de Cavaillès, de Caillard et de Gabriel Fournier. Comme il est réconfortant de voir de temps en temps de la bonne peinture !

Un *Paysage* de Roland Oudot attire tout d'abord vivement l'attention : simple route de France bordée de grands arbres ombreux, route aux larges bas côtés herbeux où s'entassent quelques gerbes. Composition sobre et équilibrée. De Brianchon, des natures mortes aux couleurs éclatantes et raffinées qui paraissent sorties de miniatures persanes.

Cavaillès lui aussi expose des natures mortes sensibles où la somptuosité des objets et la truculence des fruits sont rendues avec un profond sens pictural.

Paysages de Planson à l'atmosphère vaporeuse qui chantent la douceur de vivre et ceux de Gabriel Fournier, tout dorés d'un soleil qui décline. Enfin, de Caillard, des *Arabes* traités dans toute leur aristocratique aisance.

Maurice Sérullaz.

L'EXPOSITION LECHANTRE

Jacques Lechantre vient de faire une exposition de ses œuvres au Club de la Publicité. On voit l'artiste à droite de son portrait de Léo Larguier, de l'académie Goncourt, l'auteur de *Saint-Germain-des-Prés, mon village,* en compagnie de l'écrivain et de Pierre Blanchar.

GALERIES

" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE ALLARD
20, rue des Capucines
SCHWARZ - ABRYS
PEINTURES RÉCENTES
MÉNILMONTANT - TUNIS
SAINTE-ANNE

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine - DAN 91-10
DELTOMBE
15-31 janvier

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SOCIOLOGIE :

Raymond Boisdé, *Idées forces et Idées fausses* (Société d'éditions professionnelles et techniques, 150 pages). L'auteur — qui fut un des animateurs des premiers états généraux du commerce — s'élève contre un certain nombre d'illusions et de malentendus nocifs sur l'organisation de la vie économique et le rôle moderne de l'Etat. Et notamment contre cette idée que l'Etat collectiviste et planifié est apte à soulager les misères et assurer le bonheur de la population. Ce n'est pas le régime de la libre entreprise, mais celui des établissements concentrés et étatisés qui fait porter sur les travailleurs de base le plus lourd fardeau. Et il dénonce l'anachronisme maléfique de « ces conceptions politiques attardées, que l'habitude ou la paresse font encore considérer comme avancées ou « de gauche », alors qu'elles sont en retard d'un siècle, d'un continent ou d'une révolution ».

Il fait également le procès des idées courantes sur la marge bénéficiaire et le rôle des coopératives de consommation. Pour lui l'efficacité reste l'impératif majeur de tout progrès politique. « Notre société est victime d'un défaut d'imagination, conjugué avec l'oubli des idées simples. » Il préconise les solutions techniques pour les problèmes qui ne sont que techniques et qu'on a le tort de ne pas voir sous ce jour. Toute intervention autoritaire ou intempestive ne peut que retarder l'assainissement économique du pays et le retour à la primauté du consommateur. Et il nous invite à substituer à la vieille devise « Liberté, Egalité, Fraternité », rendue passive par un usage trop abstrait, celle de « Libération, Egalité, Solidarité ».

LA GUERRE MONDIALE :

Marcel Hoden, *Chronique des événements internationaux,* de juin 1940 à décembre 1944 (Calmann-Lévy, 5 volumes parus). Comme il le dit lui-même, l'auteur s'efforce de nous montrer les événements sous le jour où les virent ceux qui en furent témoins. Mais sa chronique n'en est pas moins un témoignage critique, sous la plume d'un historien rompu aux méthodes scientifiques. Son dernier volume embrasse la période qui s'étend de la Conférence de Moscou à la fin de 1944. C'est une vue à la fois chronologique et panoramique de l'évolution finale de la guerre, dans un esprit d'objectivité qui n'exclut ni la couleur ni les jugements personnels. Ajoutons que des citations abondantes, empruntées à des sources très différentes, font de cette collection un guide à peu près unique pour cette période où s'entrecroisent les derniers plans stratégiques pour la liquidation de la guerre et les anticipations sur l'aménagement de la paix.

Albert Mousset.

LES VENTES DE GOUACHES

La gouache, technique très ancienne, utilisée fréquemment par les miniaturistes du moyen âge, n'a été mise à l'honneur en France qu'au XVIII[e] siècle. Les trois artisans de cette réhabilitation ont été Baudoin, Lavreince et Blarenberghe. Si les deux premiers artistes l'ont rendu populaire par leurs petites scènes galantes — diffusées dans le même goût par la gravure — par contre Blarenberghe a poussé le procédé jusqu'à l'art du tableau et s'est imposé comme le maître du genre.

M[es] Ader et Baudoin ont vendu récemment à l'Hôtel Drouot, avec le concours de MM. Catroux et Max-Kann, deux importants pendants dus à L. N. Van Blarenberghe et représentant deux batailles du règne de Louis XV: le combat de Melle et la victoire de Fontenoy. Le grand mérite de Blarenberghe, outre son extrême habileté, a été de peindre ses scènes de bataille d'après nature. Ces deux gouaches, de grandes dimensions, ont été adjugées 1.500.000 fr.

Bien souvent la gouache est employée pour « rehausser » l'aquarelle. Les artistes savent bien quels avantages tirer de cette pratique, qui leur permet de joindre aux effets transparents de l'aquarelle les tons frais et veloutés de la gouache.

On a pu voir ainsi, de Jean-Baptiste Huet, petit maître du XVIII[e] siècle, peintre des animaux familiers répandus surtout par ses tapisseries, une aquarelle gouachée, *le Pigeonnier,* atteindre 220.000 francs.

Francis Spar.

L. Nicolas Van Blarenberghe (1716-1794), la Bataille de Fontenoy, *gouache (58×96 centimètres). Un des deux pendants adjugés 1.500.000 francs à l'Hôtel Drouot par M[es] Ader et Baudoin (MM. Catroux et Max-Kann, experts).*

Roland Petit et les Ballets de Paris viennent de faire un court séjour à Londres au cours duquel leur spectacle, et en particulier « les Demoiselles de la nuit », a été retransmis sur les antennes de télévision de la B. B. C.

COURRIER MUSICAL

Deux concerti pour la main gauche exécutés au même concert : la présence à Paris du pianiste Paul Wittgenstein fut le prétexte exceptionnel de cette double audition que l'Association des Concerts Lamoureux et son chef, Eugène Bigot, viennent de nous offrir.

Au lendemain de la guerre de 1914 Paul Wittgenstein, mutilé du bras droit, eut la volonté de ne pas renoncer à sa carrière ; pour enrichir le répertoire de main gauche — par trop mince — il pria Richard Strauss d'écrire à son intention une œuvre concertante pour la main gauche seule. Cela nous valut le *Parergon* — paraphrase de la *Symphonia domestica* — créé en 1925 à Dresde par son dédicataire. Quelques années plus tard le virtuose demandait à l'un de nos plus grands compositeurs de se prêter à la même expérience : et cela nous valut le *Concerto pour la main gauche,* de Ravel.

Parergon, vocable grec, peut se traduire « accessoire » — et pour ce qui touche à l'instrument soliste le terme convient assez bien. Somptueux écrivain d'orchestre, Richard Strauss semble abandonner à lui-même un instrument qu'il pratique rarement dans son abondante production. De longues cadences s'isolent plus qu'elles ne participent à l'ensemble. Dire qu'on n'y sente jamais la main seule serait mentir... l'essentiel se passe à l'orchestre, où les jeux des timbres, les chatoyants coloris de l'instrumentation s'amalgament dans une aisance absolue.

Et pourtant le génie ravélien, avec *le Concerto pour la main gauche,* a de très loin dépassé cette réussite.

Quant à la technique de l'interprète, elle est évidemment très particulière. Elle représente au maximum la fusion des deux mains en une et réalise, avec une singulière maîtrise, la dissociation des doigts entre lesquels doivent se répartir en s'accordant chant et accompagnement. Mais quelques libertés prises avec le texte surprennent de la part d'un tel musicien.

L. Maurice-Amour.

LES SPECTACLES

ATELIER - ANDRÉ BARSACQ
pour 25 représentations seulement
ANTIGONE
de JEAN ANOUILH

ATHÉNÉE
THÉATRE LOUIS JOUVET
KNOCK
avec
LOUIS JOUVET
POUR 30 REPRÉSENTATIONS

LE PROJECTILE " PENSANT "

Après le radioguidage du projectile suivi à la vue ou au radar, après l' « autoguidage » de celui qui se dirige lui-même vers l'une des nombreuses sources de radiations lumineuses, infra-rouges, sonores, hertziennes, etc., dont sont naturellement pourvus les plus importants des objectifs, voici que l'aviation américaine nous annonce les premiers projectiles « pensants », qui, munis d'une photographie de la région qu'on leur demande de bombarder, se dirigeront d'eux-mêmes sur tel point qu'on y aura marqué.

La chose n'est pas impossible. La télévision et même le radar, qui perce les nuages les plus épais et donne, pour les ports en particulier, des images fort nettes, seront mis à contribution pour la photographie de comparaison. Toute la difficulté, on s'en doute, est dans cette comparaison. Elle demande, à défaut de profondeur de « pensée », un jugement assez sûr.

Dans le cas présent, ce n'est qu'une question de répartition du blanc et du noir dans le balayage par un pinceau lumineux ; la mécanique doit pouvoir s'en charger aussi bien que l'homme. Peut-être en viendra-t-elle un jour à discerner les demi-teintes ou les nuances plus subtiles encore du camouflage sous lequel on aura tenté d'échapper à sa vision.

BIBLIOGRAPHIE

Le 30 novembre 1934 disparaissait Hélène Boucher, une des figures les plus admirables de l'aviation française. M. Paul Thoraval vient de publier aux éditions J. de Gigord une biographie complète de cette jeune héroïne dont la carrière, déjà si riche de gloire au moment où elle fut brisée par le destin, s'annonçait éclatante.

M. Thoraval, qui a personnellement connu Hélène Boucher, a su tracer d'elle un portrait alerte et combien attachant. On souhaiterait que ce petit volume, qu'illustrent quelques photographies inédites, soit mis entre les mains de tous les jeunes.

UN NOUVEL AVION FRANÇAIS

Sur une piste spécialement aménagée de l'aérodrome de Blignac, près de Toulouse, l'avion géant S. E. 2.010, qui a été entièrement construit aux ateliers de la S. N. C. A. S. E., fait actuellement ses essais de roulage. Cet appareil, doté de quatre moteurs développant une puissance totale de 10.000 CV., est aménagé pour les longs parcours continentaux. Il transportera quatre-vingt-quatre passagers à la vitesse de croisière de 500 km.-h.

PAUL-ÉMILE VICTOR A LA SALLE PLEYEL

Sous le patronage de *Connaissance du Monde* et du « Club des explorateurs », notre collaborateur et ami Paul-Emile Victor fera le récit de l'expédition française au Groenland 1948 les samedi 29 janvier à 21 heures, dimanche 30 janvier à 14 h. 30 et mercredi 2 février à 21 heures, à la Salle Pleyel, 252, Faubourg-Saint-Honoré.

Pour la première fois le film officiel de l'expédition, réalisé par Jean-Jacques Languepin, sera projeté à chacune de ces trois séances, ainsi que deux films en couleurs réalisés au cours de l'expédition par Samivel, qui les commentera lui-même.

Places de 100 à 400 francs. Location : Salle Pleyel ; Durand, 4, place de la Madeleine ; aux agences et au Bureau international de concerts C. Kiesgen, 252, Faubourg-Saint-Honoré (WAG. 21-25).

LES ESSAIS DU « JEAN-BART »

Juin 1940. Les premiers blindés allemands viennent d'entrer à Saint-Nazaire ; au loin, à l'horizon, une colonne de fumée s'estompe. Le cuirassé *Jean-Bart,* qui quelques jours plus tôt était encore un corps inerte et au montage duquel travaillaient fiévreusement les Chantiers de la Loire, a réussi son évasion dans la nuit et a été manqué par les Stukas de la Luftwaffe. En dépit de multiples incidents, le commandant — aujourd'hui amiral — Ronarch a réussi à lui faire quitter l'étroit bassin où il aurait dû reposer de longs mois encore jusqu'à son achèvement.

Cinq années durant le *Jean-Bart,* ponton plutôt que navire, demeurera inachevé, amarré le long d'un quai à Casablanca, avant de pouvoir regagner un arsenal métropolitain pour y être terminé : il servira pourtant et abritera des écoles de la marine.

Le *Jean-Bart* vient enfin de prendre armement pour ses essais et d'accomplir au large de Brest ses premières bases de vitesse et ses premiers tirs de 380. Mieux protégé, doté d'une D. C. A. plus puissante que le *Richelieu,* il en demeure tout de même le frère, mais, frère plus jeune, il a pu bénéficier de l'expérience acquise avec son aîné et être doté des tout derniers perfectionnements. C'est sans doute le dernier bâtiment porte-gros canons que construira notre marine ; mais s'il apparaît que nous sommes entrés dans l'ère de la fusée et du projectile aéroguidé et télécommandé, il s'en faut que ces nouvelles armes soient au point, et longtemps encore le canon, avec sa très grande précision, demeurera une arme redoutable. A l'achèvement du *Clemenceau,* le porte-avions en construction à Brest, le *Jean-Bart* représentera avec le *Richelieu* un des principaux éléments de la « force d'intervention » française. Il déplacera en pleine charge plus de 50.000 tonnes : ses turbines, d'une puissance de 150.000 CV, lui assureront une vitesse de 30 nœuds, et en temps de guerre c'est près de 2.000 hommes qui devront être embarqués pour animer cette nouvelle et très belle unité de notre marine.

H. Le Masson.

LE CENTENAIRE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Le centième anniversaire de la loi du 10 janvier 1849 instituant la Direction générale de l'Assistance publique a été célébré dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne sous la présidence de M. Pierre Schneiter, ministre de la Santé publique. Après M. Lévêque, directeur général de l'Assistance publique, qui retraça les laborieuses étapes de cet organisme depuis saint Vincent de Paul, M. André Le Troquer, vice-président de l'Assemblée nationale, prit la parole au nom du Conseil de surveillance, dont il est aussi le vice-président.

L'après-midi, au cours d'une brillante réception dans les salons de l'Hôtel de Ville, le vice-président du Conseil municipal, M. le docteur Devraigne, fit l'historique des rapports étroits entre la Ville de Paris et l'Assistance publique. M. Pierre Schneiter exposa ensuite l'action sociale de cette administration, dont le budget, de plus en plus lourd, ne permet de soulager tant de misères que grâce au dévouement de son personnel.

LE « TRAIN DE LA RECONNAISSANCE » EST PARTI

Parti de la gare Montparnasse le 6 janvier, le « Train de la reconnaissance », aux wagons ornés de blasons de nos villes, vogue vers les Etats-Unis à bord du *Magellan,* qui sur sa coque noire et blanche porte en lettres capitales : « *Merci, America.* »

On sait que ses 49 wagons, destinés aux 48 Etats unis et au district de Columbia, sont les historiques wagons — 40 hommes 8 chevaux — que connurent les « poilus » de la Grande Guerre. Ils emportent en Amérique plus de 50.000 dons recueillis à travers nos provinces et qui, collectifs pour la plupart, représentent la participation d'environ 5 millions de Français. Ces cadeaux : objets historiques, artistiques, folkloriques, évoqueront aux yeux de nos amis Américains la pensée, les traditions, le charme et le goût français.

Rassemblé sur l'initiative de la Fédération nationale des anciens combattants des chemins de fer, avec le concours de nombreux groupements analogues, il n'est pas seulement une réplique au « Train de l'amitié », qui nous apporta il y a quelques mois les offrandes de citoyens américains de toutes conditions pour leurs amis de France. C'est également un touchant hommage de reconnaissance envers le peuple américain, dont la sympathie agissante et la solidarité se sont portées vers nous à toutes les heures douloureuses ou difficiles.

PHILATÉLIE

Une nouvelle série luxembourgeoise

Au mois de décembre une nouvelle série d'usage courant a été mise en circulation. Le profil de la grande-duchesse a été gravé par K. Bickel, l'auteur bien connu de nombreuses vignettes suisses. Impression de Courvoisier. Cinq valeurs ont paru jusqu'ici : 25 c. bleu gris, 1 fr., 1 fr. 50 bleu vert, 2 fr. violet, 4 fr. bleu pâle.

En même temps trois valeurs ont été émises sur un bloc-feuillet portant les dates 1919-1949 ; il y a en effet trente ans que la grande-duchesse Charlotte règne sur le Luxembourg. Le bloc a été vendu 50 fr., du 8 au 31 janvier, et se compose d'un 8 + 3 fr. bleu gris et bleu pâle, d'un 12 + 5 fr. vert et gris pâle et d'un 15 + 7 fr. brun et bistre.

Une série de poste aérienne turque

La Turquie n'avait émis jusqu'ici, au titre de la poste aérienne, que quelques provisoires, obtenus par surcharge sur des timbres-poste courants.

Elle comptera désormais une véritable série aérienne avec les six valeurs parues le 1er janvier. Imprimées en héliogravure par les soins de la firme suisse Courvoisier, elles nous montrent trois panoramas des grandes cités turques survolées par des avions : Istamboul (a), Smyrne (Izmir) (b) et Ankara (c).

Les types se répartissent ainsi : 5 Kur. lilas et gris (b), tirage 2.000.000 ; 20 K. marron et gris bleu (c), même tirage ; 30 K. gris bleu et bistre (a), 1.000.000 ; 40 K. bleu et bleu gris (b), 1.200.000 ; 50 K. brun violet et marron (c), 1 000.000 ; enfin 1 Lira (ou 1 livre turque) bleu et vert (a), tiré seulement à 300.000 exemplaires.

Le timbre de la Terre Adélie

A l'occasion du séjour dans l'Antarctique de l'expédition polaire française Paul-Emile Victor, un courrier spécial sera ramené de la Terre Adélie par le navire de la mission, le *Commandant-Charcot.* Les plis postés ainsi à la Terre Adélie devront être affranchis avec un

timbre spécial : il s'agit du 100 fr. de poste aérienne de Madagascar, surchargé en rouge TERRE ADÉLIE-DUMONT D'URVILLE — 1840 (1). Les lettres recevront un cachet spécial illustré portant l'effigie de Dumont d'Urville : elles seront transportées de l'Antarctique en Tasmanie par le *Commandant-Charcot* et continueront ensuite leur chemin par la voie aérienne. Les courriers ultérieurs seront oblitérés d'un simple cachet à date TERRE ADÉLIE - ANTARCTIQUE. Ainsi la philatélie elle-même contribuera à affirmer la présence française sur ce lointain territoire

J. B.

(1) La vignette a été vendue 200 francs métropolitains par les soins de l'Agence Comptable de l'avenue de la Bourdonnais — à l'état neuf seulement.

les plus belles
RELIURES d'ART
se font aux Ateliers
L.I.R.E. 47, rue Saint-André-des-Arts PARIS (6e)

Au Groenland par 50° de froid ISOVER a fait ses preuves. Ce produit isolant en Fibres de Verre a assuré d'une manière parfaite la protection des cabines et des appareils de laboratoire employés par la Mission VICTOR.

Dans nos climats, dans des conditions moins défavorables, n'hésitez donc pas à assurer votre confort en isolant vos maisons d'habitation, vos bureaux, vos ateliers, vos locaux agricoles, vos appareils ménagers avec les Fibres de Verre

ISOVER

SAINT-GOBAIN

IMPUTRESCIBLES, INCOMBUSTIBLES. FACILE A POSER

DÉPOSITAIRES DANS TOUTE LA FRANCE

6 RUE CAMBACÉRES · PARIS 8e · ANJOU 71-21

Sous tous les climats

Sous toutes les latitudes

LES CHRONOMÈTRES

LONGINES

sont les fidèles compagnons des membres

des Missions Polaires Françaises de

Paul-Émile VICTOR

Expéditions Polaires Françaises

MISSION PAUL ÉMILE VICTOR

CARTE POSTALE

Paris, 19 Mai 1948.

Monsieur le Directeur,

L'Expédition Française au Groenland pour 1948 vient de quitter la France. Je me permets, à cette occasion, de vous exprimer toute ma reconnaissance pour l'aide efficace que vous avez bien voulu nous apporter et qui, sans nul doute, contribuera à la réussite de cette expédition.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

P.O. Paul-Émile VICTOR

OVOMALTINE

SOUTIENT LEURS EFFORTS !

OVOMALTINE SOUTIENDRA LES VOTRES

Dans leur avance pénible vers les pôles lointains, des pionniers audacieux puisent l'énergie dans leur ration quotidienne d'Ovomaltine, composé nutritif puissant qui concentre sous un faible volume les principes actifs du malt (orge germée), du lait et du jaune d'œuf frais. Ovomaltine leur rend, jour après jour, les calories qu'ils perdent dans leurs efforts.

Que vous soyez au bureau, à l'usine ou à la maison, vous aussi, parfois sans vous en apercevoir, perdez des calories. A vous aussi, donc, Ovomaltine suralimenttype, léger, équilibré et remarquablement assimilable, rendra chaque matin une bonne dose d'énergie et de forces. Avec Ovomaltine, que d'allant, que de dynamisme !

OVOMALTINE

ALIMENT CONCENTRE NATUREL

Ets WANDER S. A. - CHAMPIGNY-S/-MARNE (SEINE)

JEAN-JACQUES LANGUÉPIN

Opérateur du film officiel de l'Expédition

avec son

CAMEFLEX STANDARD

au camp III

sur le désert de glace

ECLAIR - 12, Rue Gaillon - PARIS

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47,90	48,65	59,02
	Un an....	75,10		95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. .	231,75	escudos	295,80	300 50	364,45
	Un an ..	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. »
(Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.)
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

GRANDE SEMAINE DE TOURS
AGRICULTURE COMMERCE INDUSTRIE
BALZAC ET SON TEMPS
SECRETARIAT MAIRIE DE TOURS
7 AU 15 MAI

Bientôt chauve ?...
Recouvrez vos cheveux
Sans pommades ni médicaments
Conditions paiement après résultat
Consultation gratuite contre enveloppe timbrée
REXOL, Service 32. Beausoleil (Alpes-Mar.).

ASPERGES et FRAISIERS
Vous récolterez des Asperges de qualité supérieure et des Fraises de MAI à NOVEMBRE avec les plants d'ELITE que vous offre la
GRANDE ASPERGERIE DU BERRY
à CHATEAUROUX - Indre
Catalogue gratuit N° 52

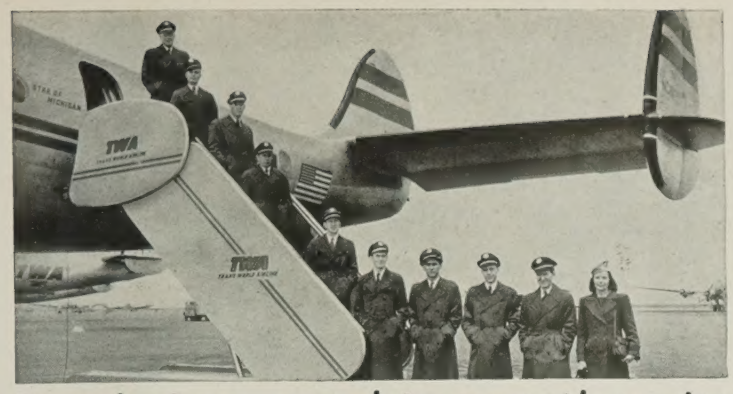
HOTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
NICE
TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

OFFICIERS MINISTERIELS
Adj. Et. Me BREUILLAUD, not., 323, rue Saint-Martin, le 8 février 1949 à 14 heures.
HOTEL de la BOURDONNAIS
111-113, avenue de La Bourdonnais. Mise à prix : 18.000.000 (pouvant être baissée) cons. : 5.000.000 ch. visé. S'adr. aux notaires Mes BREUILLAUD et Delapalme, Paris.

A VENDRE dans gros bourg de la SOMME
Blle PROPté comprenant **MAISON d'hab. parfait état,** avec tout confort mod. GARAGE 2 voit. Dépend. avec entrée cochère. JARDIN agrém. et potag. **LIBRE prochain.** Avec ou sans clientèle de médecin. Pour tous renseignements et traiter, s'adresser à Me **HANOT**, notaire, **AIRAINES** (Somme).

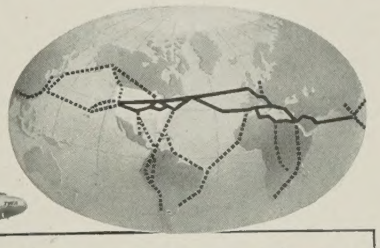
RUBRIQUE IMMOBILIÈRE
A vendre Cap Ferrat. Jolie villa, site unique et impren. Emplt anc. prop. du roi des Belges. S'adresser à Lyon : Germain, 32, rue Neuve. Monte-Carlo : Maison Germain, 4, boul. des Moulins. Paris : Esnos, 64, avenue d'Orléans.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE - SEINE

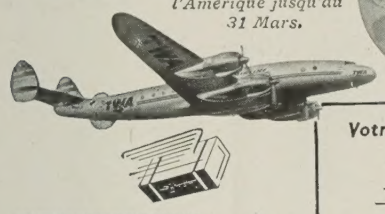


Deux équipages complets assurent le service durant chaque vol transatlantique des TWA.

C'est parce qu'un équipage de 10 membres assure chaque trajet transatlantique que tant de voyageurs au monde choisissent TWA pour leurs déplacements. Ils savent que des aviateurs américains experimentés, vigilants, sont aux postes de commande à tous les instants. A chaque vol transatlantique, un homme de secours est prévu pour chaque poste - l'équipage est double. Un relais est établi, les uns veillent tandis que les autres sont au repos. Ce sont tous des aviateurs américains totalisant des centaines de vols transatlantiques TWA. Les skyliners avancent a plus de 8 km à la minute dans une atmosphere calme et lumineuse. Pour des trajets rapides, confortables d'un point du globe a un autre, demandez à votre agence de voyages des places par TWA. Ou consultez l'agence de voyages TWA la plus proche.



***NOUVEAUX TARIFS RÉDUITS** pour des voyages circulaires de 30 jours vers l'Amerique jusqu'au 31 Mars.*



LIVRAISONS RAPIDES, fret de toute importance pour toutes destinations. Tarifs les plus bas par les cargos aériens TWA. — Service sûr. — Consultez votre transitaire ou bureau de fret TWA le plus proche.
PROvence 79-80

Votre agence de voyages représente

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
BALzac 10-83
101, Champs-Élysées - PARIS
U. S. A. • EUROPE • AFRIQUE • ASIE

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.

Pole Nord
GROENLAND
(TERRE DANOISE)
1948
1936
1934
1937
Cercle Polaire
ISLANDE
Angmagssalik
Cap Farvel
50°
40° Ouest
30°